

De tout temps, la jeunesse en quête de sens et de valeur à exister s'inscrit dans une métamorphose identitaire. Aujourd'hui, en rupture de perspectives et de références puissantes pour se sentir exister, des jeunes hommes et femmes sont touchés par l'islamisme radical. Aucune équation psychologique ou sociologique ne donne une explication univoque de la radicalisation. Ce qui vaut pour l'un ne vaut pas pour l'autre. De jeunes convertis en quête de pureté et de spiritualité issus de classes moyennes ou privilégiées côtoient des jeunes de milieux populaires ayant souvent un parcours de délinquance. La radicalisation se nourrit de grandes figures anthropologiques : ordalie, sacrifice, disparition de soi... Les stéréotypes de genre sont exacerbés : les filles vouées au mariage et à la maternité, les hommes à la guerre.

Ce texte aide à comprendre le sens de ces comportements qui relèvent des rites de virilisation, de l'indifférence à la cruauté infligée aux autres, de l'incapacité à s'identifier à l'autre, de l'exaltation pour la haine.

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut Universitaire de France. Membre de l'Institut des Etudes Avancées de l'université de Strasbourg (USIAS). Auteur notamment de *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métaillé, 2015), *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métaillé, 2007), *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, 2002). Il est également co-directeur avec Daniel Marcelli du *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse* (PUF, 2010). Co-auteur avec D. Jeffrey, J. Lachance, M. Sellami M. et J. Haj Salem de *Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites* (Chroniques Sociales, 2016)

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



JEUNES ET RADICALISATIONS

DAVID LE BRETON

104 yapaka.be

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

JEUNES ET RADICALISATIONS

David Le Breton

yapaka.be

Jeunes et radicalisations

David Le Breton

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Philippe Jadin et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Stéphane Albessard, Gaëlle Amerijckx, Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Marie Darat, Anne-Marie Dieu, Stephan Durviaux, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Jessica Segers, Marie Thonon, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen, Juliette Vilet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Septembre 2018

Des croyances religieuses à la carte	6
Une pathologie de la liberté	8
Reconversion de soi	11
Diversité du recrutement.....	21
Des jeunes ayant un parcours de délinquance	28
Le recrutement des filles	33
Passions de l'image	38
Une anthropo-logique du sacrifice	40
Rites de virilisation.....	41
L'indifférence à la cruauté.....	47
Donner la mort	49
Glorifier la mort	51
Sortie : prévenir avant tout	53
Bibliographie.....	57

L'adolescence est pour nos sociétés une période plus ou moins longue entre l'enfance et la maturation sociale, une période de formation scolaire ou professionnelle. Cette période est d'abord la résolution pour lui de la question du sens et de la valeur de son existence. Temps de suspension où les significations de l'enfance s'éloignent tandis que celles à venir peinent à se laisser pressentir. Les étapes autrefois valorisées du passage à l'âge d'homme ou de femme ont perdu leurs incidences symboliques : l'entrée dans la sexualité, la relation amoureuse, les diplômes, le travail, le service militaire, les fiançailles ou le mariage ne sont plus des références identitaires majeures. L'adolescence s'allonge de plus en plus. Cette absence de portes d'entrée rituelle n'est nullement une entrave pour la majorité des jeunes générations qui se fraie un chemin propre à travers une culture juvénile surtout portée par le marché.

En revanche d'autres jeunes restent en souffrance, abimés par les conditions affectives qui les baignent. Leur souci n'est pas tant de trouver une place dans la société que de trouver un jour une place dans leur existence. Les références sociales et culturelles se multiplient et se concurrencent, se relativisent les unes les autres. Il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence. Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens, et donc à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même. Le jeune devient dès lors, à défaut d'autorité sociale, l'auteur de lui-même. Souvent il est en recherche de limites de sens et de la sensation d'exister, de se sentir vivant et réel. Se sentir enfin une « vraie personne » comme l'écrivait la jeune

Norma Jean Mortenson qui n'était pas encore Marilyn Monroe. L'adhésion à l'islam radical apparait alors à certains comme une réponse, un sésame qui les sort de leur malaise, les comble enfin dans tous les sens du terme. Ils trouvent enfin un au-delà à un présent sans perspective, une spiritualité, et une signification à leur vie, un horizon d'action qui balaie d'un trait toutes leurs anciennes représentations et leurs attachements.

Des croyances religieuses à la carte

Le djihadisme brouille la frontière entre champs de bataille et populations civiles et répand l'épouvante pour atteindre chacun au cœur de son sentiment de confiance ontologique envers le monde. En visant des hommes et des femmes ordinaires, au sein d'espaces de civilités courants, particulièrement lors de moments festifs, il signifie que nul ne sera épargné, que n'importe qui peut périr, qu'aucun abri n'existe plus. Inattendu, imprévisible et d'une extrême cruauté, l'initiative de l'attentat-suicide appartient à celui qui va frapper. Impossible de l'identifier. Et cette certitude de rejoindre Dieu au moment de l'attentat ou du meurtre lui procure un pouvoir incroyable et une jouissance intense.

La sphère du religieux est aujourd'hui en poussière. Les monothéismes ne donnent plus à la jeunesse d'aspirations à la transcendance, ou plus simplement de réponses à la question du sens de la vie. Leur autorité est disqualifiée ou relativisée. Le désenchantement du monde ne cesse de gagner du terrain. Nos sociétés prodiguent un bien-être matériel mais laissent en friche les aspirations à une forme quelconque de transcendance. Le consumérisme fragilise la quête de sens, incite à la recherche d'un sacré qui justifie d'exister. Certes, le religieux ne disparaît pas, il se fragmente à l'infini, animé d'une forte dimension affective. Les croyances s'individualisent et composent avec le plu-

ralisme des systèmes de spiritualité sur le marché. Elles relèvent d'un bricolage ouvert à maints arrangements.

L'islamisme radical est l'une des propositions à la carte pour de jeunes hommes et femmes en rupture de perspective et en quête de références puissantes pour se sentir enfin exister. Il possède cet avantage de la simplicité et de la réduction à quelques mots d'ordre puisqu'il s'agit d'un islam réinventé au nom d'une guerre sainte autoproclamée contre les mécréants du monde entier, y compris même les autres musulmans jugés trop tièdes ou pervers par les valeurs occidentales. Il relève typiquement des croyances de l'individu qui ne possède qu'une connaissance allusive de la religion qu'il embrasse. Cet islam, ou plutôt ce kit islamique, efface les doutes, les ambiguïtés, les ambivalences, il tranche dans le vif entre le vrai et le faux, le moral et l'immoral, il donne des réponses sans appel aux comportements requis. Il flotte hors sol, déraciné de tout ancrage social, pure création post-moderne dans le contexte de la mondialisation. Il établit une rupture avec les références religieuses et culturelles des parents. Rares sont ceux qu'animait une pratique religieuse régulière. Pour l'immense majorité, leur ferveur religieuse est récente et liée aux circonstances. Elle s'érige en matrice unique de leur sentiment d'identité. Ce sont des jeunes qui ne se sentent pas appartenir à un territoire, un pays, ils se vivent sans attaches, privés de reconnaissance et trouvent dans l'islam politique une réponse déterritorialisée qui leur donne enfin une identité valable et restaure leur fierté.

Le propos revient souvent chez les radicalisés, « il n'y a pas de doute dans l'islam ». Le doute serait une hérésie. L'adhésion est un fait individuel, détaché de toute transmission, parfois même de toute connaissance réelle de l'islam, elle se nourrit de l'apesanteur de la toile ou de rencontres spécifiques. Le Coran est à leurs yeux l'unique source de connaissance, mais ils ne l'ont pas lu pour la plupart, ils se contentent de son interprétation sur les sites des islamistes radicaux ou ils

font confiance à des hommes d'influence soucieux de les entraîner dans leur cause. Ils sont dans la « sainte ignorance », selon la formule d'Olivier Roy (2012). Nombreux sont chez Daech les petits arrangements avec l'Islam, toujours référés à des déclarations de présumés « docteurs de la loi » « qui donnent un avis (toujours évidemment dans le sens de Daech) sur tout (l'esclavage, le massacre des prisonniers, le traitement des chrétiens, le sort des apostats, les attentats, l'accès au paradis, etc.) » « Mais, observe Olivier Roy, les auteurs ne sont jamais contextualisés : aucun lieu, aucune information sur leur statut, tout au plus, mais pas toujours, une date. Tout se passe comme si, de tous temps, les savants discutaient sur les questions que se pose Daech » (Roy, 2016, 105). L'Islam radical isole et lit de manière littérale les sourates et les hadiths qui justifient ses choix guerriers et sa virulence au détriment de ceux qui en appellent au contraire à la paix et à la miséricorde. Une série d'arguments d'autorité légitime toutes les actions guerrières entreprises. Tout ce qui n'est pas Daech est apostat. La radicalisation est une forme paradoxale d'affirmation individualiste pour rejoindre une communauté où le moi se dissout. Il se démet de sa personne pour s'en remettre aux porteparoles de Dieu. Forme contemporaine et tragique de ce que j'ai nommé la disparition de soi.

Une pathologie de la liberté

Daech développe une puissante ingénierie sociale en apportant à des jeunes souvent sans horizon politique ou existentiel des raisons d'être qui donnent un sens fort à leur existence. Réponse totalisante et totalitaire à la profusion du sens, des valeurs de nos sociétés et la possibilité de tout discuter qui les effraie ; appel au puritanisme dans le refus d'un consumérisme perçu comme frivole et immoral ; surenchère de virilité dans la crainte d'un ébranlement de la domination mascu-

line, au sein de sociétés où les femmes se libèrent et revendiquent leur autonomie ; spiritualité rigoureuse ; revanche sociale sans concession... Si la liberté est une chance pour une immense majorité, d'autres ne possèdent pas la boussole pour réussir à se situer, ils se sentent désorientés. En contrepoint à une liberté intolérable, le radicalisé oppose avec passion une vérité absolue, indiscutable, qu'il trouve dans le discours de Daech. Une telle idéologie, au-delà de son efficacité par la clarté qu'elle répand pour éviter de penser la complexité des choses, s'accorde bien à une vision du monde adolescente qui cherche passionnément un ordre à l'incohérence éthique du monde. À l'encontre de l'individualisme de nos sociétés, le djihadisme affiche la nostalgie de la communauté perdue, jamais connue par ailleurs, mais fantasmée, où chacun a une place précise attribuée par la tradition sous l'égide de Dieu, les femmes sous tutelle, et une sociabilité marquée par l'austérité et une série de commandements précis. Le jeune s'identifie enfin à un « nous », l'*oumma* rêvée, la communauté des croyants, il n'est plus seul, il devient quelqu'un. Le groupe, même virtuel, agit comme un enveloppement moral qui le coupe du lien social ordinaire et l'isole à l'intérieur d'un entre-soi où les autres sont répulsifs. Il trouve enfin une appartenance. L'adhésion relève d'une construction imaginaire, d'un monde de fantasmes qui répond idéalement à ses attentes individuelles.

La nécessité de choisir en permanence dans tous les domaines de l'existence dans une société où règne l'individualisation du sens est malaisée à assumer. Le radicalisé aspire à se décharger des contraintes de son identité pour ne plus être en alerte constante, dans un sentiment de saturation, encombré d'une liberté inutile. L'Islam radical se pose en alternative aux modèles politiques occidentaux. La démocratie est impie à cause de ses débats innombrables, ses controverses. Elle s'oppose à l'unicité de la loi islamique de source divine. Si le monde occidental est un lieu de perdition qui trahit l'ordre naturel voulu par le Coran, alors il convient de

l'éradiquer pour restaurer les pleins pouvoirs de Dieu par la charia. Les lois sociales et les valeurs qui les sous-tendent sont hors de propos pour celui qui croit que Dieu seul est législateur, et les normes éthiques posées par le Coran des impositions. Tout le reste est impiété. La radicalisation peut témoigner souvent d'un effroi devant cette liberté propre à l'individualisme démocratique.

La subjectivation de certains jeunes appelle ce soutien narcissique d'être sous l'égide de Dieu afin de s'autoriser à vivre. Sans cet étayage, ils sont hantés par le sentiment de leur insuffisance, de leur insignifiance, la peur devant une liberté sans mode d'emploi et sans transcendance pour la soutenir. L'adhésion à l'islam radical est une mise en ordre de ce que le jeune perçoit comme un chaos intérieur, un désordre de son existence ou un manque d'ancrage dans le monde. La figure d'un Dieu autoritaire épaulé par des porte-paroles assurés de porter la vérité assure un enracinement solide au monde, alimentant le narcissisme grandiose né de la conviction de plaire à Dieu par chacun de leurs gestes. Ils ne sont plus seuls, sans orientation, à chaque instant Dieu chemine à leurs côtés, et le groupe des croyants renforce encore leurs convictions de sa présence réelle ou fantasmée. La secte autrefois, l'intégrisme aujourd'hui, et surtout le djihadisme, donnent un cadre à l'existence, octroient l'autorité et les limites de sens qui leur sont nécessaire à ce moment de leur existence.

Les profils des radicalisés sont divers et empêchent toute généralisation, cependant beaucoup d'entre eux, garçons ou filles, ont un parcours chaotique, avec des blessures d'enfance, un refus de l'école ou une peine à s'y intégrer, une difficulté à trouver un emploi et à s'y maintenir, et souvent ils ont grandi dans une famille qui ne les a nullement préparés à trouver leur place au sein du lien social, du fait de difficultés affectives, de séparations, de maltraitances ou de tensions avec le père ou la mère, le beau-père ou la belle-mère.

La confrontation à un entremetteur ou internet vient donner un sens à leur histoire, à leurs blessures, ils entendent enfin ce qu'ils désiraient qu'on leur dise depuis longtemps, et une ligne d'action s'ouvre devant eux pour redresser leur situation. Les réseaux amicaux, associatifs, familiaux, sont des matrices de recrutement, la radicalisation de l'un restant rarement sans impact sur d'autres. Ce sont toujours de petits groupes où les membres se soutiennent et s'influencent réciproquement. Même s'ils sont seuls au moment de leur passage à l'acte, ils étaient au préalable en contact sur le Net ou dans leur environnement social avec d'autres qui ont posé des jalons.

Des figures tutélaires dans leur quartier, pour d'autres dans la prison, potentialisent leur désir de se convertir et d'en découdre. Certains de ces jeunes ont connu précocement les interventions des services sociaux pour des environnements familiaux problématiques, avec souvent une défaillance de la figure paternelle. Ainsi par exemple, dans *Les Revenants*, David Thomson interroge des jeunes revenus de Syrie. Presque tous sont issus de milieu populaire, peu éduqués, en situation d'échec scolaire et professionnel, ayant grandi dans des familles déstructurées : « C'est du reste un motif de moqueries entre eux, ce qui prouve l'existence d'une certaine conscience collective de ce niveau général d'instruction universitaire et religieux assez bas. Entre eux, les insultes de « cas soc' » ou de « Segpa » - les sections d'enseignement adapté du jihad sont permanentes » (2016, 286).

Reconversion de soi

Le recrutement est une réponse tragique et nihiliste à la question du sens et de la valeur de leur existence pour un certain nombre de jeunes qui se sentent en porte-à-faux avec le monde ou en recherche de spiritualité. Le

radicalisé endosse une identité de prothèse qui nourrit son ressentiment en intégrant son histoire personnelle au sein du récit grandiose d'un conflit entre l'Occident impie et la piété musulmane. L'investissement pour la cause de Daech envahit toutes les ressources intimes du jeune qui réorganise son existence autour de cet axe fondateur qui répond à ses attentes et comble son présent. Il trouve là une autorité qui lui manque dans la vie courante. Les formes politiques ou ses propres parents, notamment son père, souvent physiquement et symboliquement absent, n'incarnent plus à ses yeux cette orientation qu'il cherche passionnément. Il s'enferme alors dans un monde exigeant de ritualité et de piété qui le coupe d'une sociabilité qui ne répond plus à ses vœux. En abandonnant son ancienne identité, il participe à une aventure collective qui magnifie sa personne, il baigne dans un monde d'évidences avec la conviction que ceux qui sont extérieurs à sa vision du monde sont inaptes à comprendre, et composent un univers hostile d'incroyants et d'ennemis de Dieu. Il se dispense ainsi de penser et s'inscrit dans le mouvement, obéit aux ordres. Il se coupe de son entourage et s'impersonnalise au sein du groupe. Les discours sont stéréotypés, les manières de se comporter ou de s'habiller se veulent les mêmes que celles du prophète sauf quand le jeune affiche des objets ou des vêtements de marque pour signaler sa réussite, sans renier non plus le téléphone portable, internet, la kalachnikov, ou d'autres avantages bien contemporains. Uniformisation aussi de la parole à travers des phrases lancinantes, des slogans qui tiennent lieu de pensée, une obsession des complots. L'Autre, l'ennemi, est toujours typifié, naturalisé, il n'existe jamais pour lui-même mais seulement en tant que membre interchangeable d'un groupe honni dans une ethnicisation radicale de tous les rapports sociaux.

La mythification de l'islam sous une version radicale est d'autant plus aisée que ces jeunes ignorent tout de la religion qu'ils épousent, ils n'en retiennent que ce qui alimente leur conviction. Cette méconnaissance

alimente la crédulité et favorise la radicalisation. La presse a signalé que certains convertis achètent en ligne *L'Islam pour les nuls*, en vue d'une mise à niveau rapide pour se conformer au fantasme. Leurs imams et leurs références coraniques sont Google. Hantés par la lettre de prescriptions dont ils ne comprennent pas l'esprit, ils transforment l'islam en une obsession fétichiste. Ils vivent dans la hantise de mal faire. Ils apprennent une sorte de langage de base de leur engagement, et, comme le disent leurs proches, « ils ne font que réciter des sourates » (Bouzar, 2015, 106). Ils sont moins reliés à Dieu par une foi, une spiritualité que par une obsession légaliste et ritualiste, ils ne cessent de s'interroger sur ce qui est autorisé (*halâl*) et ce qui est interdit (*harâm*) pour adopter un mode d'emploi de leur nouvelle religion qui pourrait être totalement différent. Leur foi est d'abord un catalogue de devoirs. Husein, autrefois François, déclare : « Nous sommes musulmans et fiers de l'être et nous n'avons aucun doute sur le sens de la vie et de la mort et sur ce qui distingue le Bien du Mal, le Vrai du Faux. Un musulman sait ce qu'il faut faire et ce qu'il ne doit pas faire, ce qui est autorisé et ce qui est prohibé » (in Khosrokhavar, 2006, 242). Il existe des fatwas pour manger, se laver, se soulager aux toilettes, etc. Un cadre rigoureux, sans dilemme, jalonne leur quotidien.

A leurs yeux, les autorités cléricales ou théologiques sont discréditées et leur conviction religieuse est un fait personnel qui n'exige nullement la connaissance approfondie de sa tradition. Comme le dit Yassine, objection à toute discussion, « Les vrais savants de l'Islam, ils sont sur les champs de bataille » (in Thomson, 2014, 146). Dans les faits, note Olivier Roy (2016, 17), en Syrie par exemple : « Ils ne font que la guerre, aucun ne s'intègre ou ne s'intéresse à la société civile. Et s'ils s'attribuent des esclaves sexuelles ou recrutent de jeunes femmes sur internet pour en faire des épouses de futurs martyrs, c'est bien qu'ils n'ont aucune intégration sociale dans les sociétés musulmanes qu'ils prétendent défendre, ils sont plus nihi-

listes qu'utopistes ». Ces jeunes n'ont pas de passé de piété ou d'engagement humanitaire auprès des autres musulmans. Ils recherchent l'affrontement à la mort, le pouvoir sur les autres, la gloire à travers l'éclat de leurs faits guerriers. Et sans doute aussi pour certains une rédemption par le sacrifice. Les significations se mêlent et se renforcent mutuellement. L'un des alibis des radicalisés qui rejoignent les rangs de Daech est de défendre le peuple syrien contre les exactions du régime de Bachar al Assad. Mais quand Sophie, une convertie attirée en Syrie par des amis, arrive à Raqqa, elle n'en croit pas ses oreilles du mépris dans lequel sont tenus les Syriens : « Tu sais, ils sont graves les Syriens. Jamais vu des types aussi sales. Tu verras, ils sont cons (...) Sérieusement, il faut se méfier des Syriens. Parmi eux, il y a des espions, des indicateurs de Bachar » (Kasiki, 2016, 91). Autre témoignage de l'oppression exercée par Daech sur les populations locales, celui de Bilel, titulaire d'un bac gestion, qui a trouvé là-bas un destin mirifique, il assure que « si un autre groupe administrait la zone et n'imposait plus la charia, « 90% des femmes » ne porteraient plus le voile. « 60% des hommes quitteraient la mosquée » et les « magasins rouvriraient pendant la prière comme avant » (in Thomson, 2017, 37). Innombrables sont les témoignages de violences des djihadistes envers les populations civiles syriennes qu'ils prétendent « protéger » mais dont ils se servent couramment comme boucliers humains.

Ces jeunes souvent mal dans leur peau (mais pas toujours), en manque d'idéal, sans justification à leur existence, trouvent soudain dans le marché ambiant des croyances un prêt-à-penser et à agir donnant des raisons d'être à leur malaise, des propositions d'action, et un statut pour ceux qui franchissent le pas. Ils cherchent à accrocher un sens et une valeur à leur vie, ils sont en panne de narration de soi dans un sentiment d'insignifiance ou de fadeur de leur histoire. Le radicalisé reprend à son compte une narration toute faite, portée par une volonté d'intensité d'être, d'aventure, un

romantisme révolutionnaire, la conviction d'une immersion dans une communauté. Enfin un horizon s'ouvre devant eux. Un sentiment de transcendance les envahit qui met fin à ce qu'ils ressentaient de terne dans leur vie antérieure, ils se détachent du profane, mais pour voir la profanation partout autour d'eux dans la multitude des « mécréants ». L'islam radical les arrache au local, et même au national, aux perspectives immédiates, les englobe dans l'universel de l'*oumma* qu'ils souhaitent éveiller au combat pour le rétablissement d'un califat restaurant le passé glorieux d'un islam combattant. Ils participent désormais d'un « nous-autres », d'une communauté magnifique, où ils se sentent à leur place, avec la conviction de la reconnaissance de Dieu. Le mythe est assez puissant pour mobiliser des jeunes en déshérence assoiffés de trouver enfin une place incontestable dans le monde. « Une identité en rupture avec les autres tente de se venger de son malheur sur une société incriminée qui devient coupable dans sa totalité, sans nuances, ou, dans le jargon djihadiste, hérétique, impie : il faut l'abattre, quitte à se faire tuer en martyr de la cause sacrée » (Khosrokhavar, 2015, 33). Ils sont attachés à un islam global, fantasmatique, et non à des conflits spécifiques. Ils deviennent des « sur-musulmans », selon l'expression de F. Benslama, ils se suridentifient « au musulman exemplaire (le Prophète) et ancestral (*salaf*, d'où le salafisme) pour échapper aux tourments de ne pas être assez musulman » (2015, 19). Le monde ne se divise plus verticalement en frontières ou en classes sociales, mais horizontalement par affinités religieuses. Ils ont la conviction que l'islam est malmené et humilié par les sociétés occidentales. Et, sans souci des contradictions, ils entendent l'imposer dans le monde par la violence.

Comme dans les sectes, on attend d'eux une soumission radicale au nom de Dieu, moyennant quoi ils appartiennent aux élus et disposent de maints privilèges. La radicalisation est un dépouillement de l'ancienne personnalité pour une renaissance qui donne une signification à leur vie et les incorpore à un groupe

à la fois imaginaire et réel pour préparer le règne de Dieu sur terre. Formidable renouvellement du rapport au monde pour le jeune qui fait table rase de son passé sans relief et se reconstruit sur un mode flamboyant.

Les jeunes recrutés sont acteurs de leurs choix, même par abandon ou passivité, et responsables de leurs actes. Rares sont ceux qui découvrent sur place une situation qu'ils réprouvent, même s'ils existent et s'efforcent alors de sortir au plus vite du piège où ils se sont mis. Ce ne sont pas des enfants de chœur, l'immense majorité part pour la guerre et la licence de tuer, de violer, de torturer, d'imposer leur loi à leur guise. D'autres sans doute, mais ils sont plus rares, et plus naïfs, partent avec le sentiment de trouver en Syrie un lieu béni pour vivre leur foi sans crainte du péché. Le sort tragique réservé aux « mécréants » leur paraît légitime. Ce sont paradoxalement des images de décapitation, de lapidation, des débordements de cruauté qui les convainquent les uns et les autres. Du moins aucun ne part sans les connaître, et donc y adhérer. Le web est un outil majeur de la propagande de Daech dans cet univers virtuel propice aux fantasmes où la moindre information est aussitôt démentie, et toujours propre à alimenter la ritournelle des complots. Internet est moins un outil de connaissance qu'un outil de consolidation des croyances informulées qui présidaient à la consultation. Le jeune y trouve ce qu'il cherchait. Très vite, il rencontre un mentor qui le confirme dans l'aristocratie de ses opinions. Il avait donc raison envers et contre tous. Le narcissisme exacerbé de bien des adolescents multipliant les échecs personnels trouve un réconfort dans la surinterprétation de leurs déboires en termes victimaires, comme s'ils n'avaient été jusque-là que de purs objets sans responsabilité dans leur existence.

Les recruteurs profitent des failles, des blessures morales du jeune. D'une certaine manière ils réussissent là où les travailleurs sociaux ont échoué. Ils flattent son narcissisme, lui donnent le sentiment d'être enfin compris, et d'avoir été jusque-là mené

en bateau. Ils savent être à l'écoute pour prodiguer des réponses, trouver les mots qui apaisent et donner enfin un sens à la rage qui le tenaille. Ils remuent le ressentiment, le malaise d'être soi pour proposer un baume. Ils sont rodés à l'argumentation pour retourner toutes les critiques en leur faveur. Le jeune trouve dans son adhésion une affiliation, un statut, il se sent enfin une personne valable. Avec la conviction de figurer à bon compte parmi les initiés, ceux qui échappent à l'ignorance où se complait le reste du monde. Pour la première fois peut-être il possède une limite sécurisante, un contenant précis pour trouver ses marques et éprouver un élargissement du sentiment d'exister. Il s'immerge dans une vie exaltante, un ordre moral régît son existence. Il se sentait malmené par la vie, nul ne le prenait au sérieux, il est maintenant celui qui sait, investi du pouvoir d'imposer ses normes ou de tuer. Et surtout il appartient à une communauté imaginaire, celle des « vrais » croyants, prêts à mourir pour leur cause.

La radicalisation est une manière de s'effacer dans un grand Autre, et notamment pour les garçons, de se réfugier dans un virilisme qui leur donne une assurance, pour les filles un consentement à la soumission masculine qui leur ôte la peur de devoir sans cesse décider d'elles-mêmes en s'agrippant à un rôle strict d'épouse et de mère. Les stéréotypes de genre, durcis par l'idéologie, procurent enfin la sécurité souhaitée. Ces anciennes injonctions sociales, aujourd'hui largement en crise, s'instaurent en refuges moraux, en espaces transitionnels pourvoyeurs de repères. Le jeune doit rompre avec l'influence de ses parents, de ses amis, des médias, des enseignants, etc. d'autant plus taxés de mécréance qu'ils sont en rivalité avec le discours résolu clos du djihadisme. Il opère un virage radical de ses valeurs, de ses significations, de ses activités. Loïc, 15 ans, converti, déclare un jour à sa mère que si l'ordre lui en était donné, il la tuerait en premier car il est missionné pour tuer tous les mécréants (Bouzar, 2015, 110-111).

La radicalisation est aussi un processus de déparentalisation. Les recrues trouvent dans leur adhésion une filiation et une affiliation. Yassine cite les compagnons du Prophète : « Aucun moudjahid ne partira avec l'approbation de ses parents » (in Thomson, 2015, 18). Ils sont en effet le dernier obstacle à abattre. La conviction religieuse doit enfermer le jeune dans une bulle au sein de sa famille pour l'amener ensuite à partir en Syrie. Ils sont au sens fort des *born again*, ils se sont eux-mêmes donné naissance sous l'égide de Dieu. Leurs parents ne les reconnaissent plus. Ils changent de nom. Souvent ils s'appellent « Abou » : « père de », finalement père de soi-même dans l'autogénération et la révocation de toutes les généalogies. Les filles se nomment « Oum », mère de. La radicalisation est une rupture de filiation. Elle ne l'est pas moins pour des jeunes vivant avec leurs parents musulmans qui parfois signalent d'eux-mêmes la radicalisation de leurs enfants ou leur départ pour la Syrie. Leur islam est sans rapport avec celui de leurs parents, musulmans par tradition. Pour eux, il est un vecteur d'identité, une affirmation de soi. Le jeune radicalisé récuse souvent ses parents ou ses anciens amis, les uns et les autres discrédités par leur impiété. On a souvent observé du côté des garçons ou des filles des pères absents ou inconnus, où bien délinquants, maltraitants, rejetants, incestueux, etc. Ce manque d'un père rend d'autant plus efficace l'autorité incarnée par les figures de Daech ou celles des recruteurs censés être des hommes qui savent, fiables et menant une vie pieuse.

Que nombre d'attentats aient été commis par des frères, ou des réseaux d'amis du même âge, atteste également la dimension de rupture générationnelle avec des parents disqualifiés au profit des pairs. Leurs parents incarnent trop de concessions au lien social, trop de servitude, trop d'éloignement avec la religion telle qu'ils la conçoivent. Pour d'autres, ce sont des souffrances vécues à l'intérieur de leur famille qui les amènent au décrochage. « Sur la soixantaine de cas dont nous disposons avec une anamnèse assez

bien renseignée, plus du tiers des filles qui ont eu un engagement radical jusqu'au djihadisme ont connu des souffrances liées à leur mère : mère abandonnique ou maltraitante, mère haineuse de la féminité de sa fille ou fusionnelle vampirique, mère indifférente, etc. » (Benslama, Khosrokhavar, 2017, 85).

Le grand récit de l'Islam radical tient à la conviction que l'« Occident » a exploité et « humilié » le monde musulman en supplantant son ancienne puissance, en favorisant la perpétration des inégalités économiques, un « Occident » par ailleurs perçu comme « perversi » par le régime de laïcité, la liberté des mœurs, l'homosexualité, l'autonomie des femmes, la démocratie, la multitude des points de vue sollicités dans les débats politiques ou intellectuels, etc. Le Califat construit le mythe d'un islam unifié sous ses propres couleurs, dans la dénégation brutale de l'infinie diversité sociale, culturelle et nationale de cette religion. L'Occident est également mythifié en contrepoint comme un mode de vie impliquant une population réunie dans la même impiété. Ce dualisme radical oppose le Bien et le Mal, autorisant à penser le monde dans la clarté, sans état d'âme. Il justifie de faire couler le sang de musulmans trop enclins à adopter dans les sociétés occidentales un style de vie que les islamistes considèrent comme opposé aux préceptes coraniques. Le communiqué de Daech à propos des massacres du 13 novembre 2015 à Paris parle ainsi de « razzia bénie » et décrit les victimes comme des « dépravées », des « idolâtres », qui assistaient à cette « fête de la perversité » qu'étaient à leurs yeux le concert au Bataclan ou le fait de consommer à la terrasse des cafés. Les musulmans qui comptent parmi les victimes étaient de « mauvais musulmans » qui auraient dû se consacrer à la prière ce vendredi-là. La justification du djihad s'appuie sur l'idée d'une duperie permanente de l'« Occident » pour prendre le pouvoir sur les sociétés musulmanes à travers des sociétés secrètes. La théorie du complot est le mode cognitif le plus simple par son manichéisme et l'illusion de donner une clé majeure de compréhension

aux désordres du monde. Elle est aussi une forme commode pour dire ses échecs, ses insuffisances. Elle justifie la violence contre les sociétés occidentales par la conviction d'une croisade menée en sous-mains contre le monde musulman. Et s'abrite derrière l'idée d'une hypocrisie et d'une corruption de ces sociétés.

Les préjugés ou les fantasmes restaient autrefois localisés, partagés par des groupes minuscules. Aujourd'hui, du fait d'internet et des réseaux sociaux, ils se répandent sans limite sur un fond d'ignorance radicale de leur origine et d'un manque tragique de culture générale et de recul face à l'infinie complexité du monde. H. Arendt observe ce phénomène récurrent : « Le sujet idéal du règne totalitaire n'est ni le nazi convaincu, ni le communiste convaincu, mais l'homme pour qui la distinction entre fait et fiction et la distinction entre vrai et faux n'existent plus » (1972, 224). Cet aveuglement devant le monde, cette rage de le simplifier pour ne pas être débordé par lui et de le tenir sous contrôle par quelques principes et une poignée de formules se retrouvent également dans les sectes et dans cette passion d'éliminer la pensée en s'en remettant à un Grand Autre. Ils sont insensibles aux arguments qui récusent leur doctrine. Toute médiation est impensable. Logique propre au fanatisme, la doctrine passe sans crier gare du « j'ai raison, tu as tort » à son avatar final : « j'ai raison, tu es mort » écrit l'écrivain nigérian Wole Soyinka (2005, 129). Difficile de revenir ensuite en confessant ses erreurs pour reprendre une vie ordinaire.

Pour Olivier Roy, « ces jeunes radicaux ne sont pas utopistes, ils sont nihilistes parce que millénaristes. Le lendemain ne sera jamais à la hauteur de leur grand soir. C'est la génération no future » (2016, 93). D'où leur absence d'implication dans la vie concrète de la société, leurs innombrables petits arrangements avec la norme religieuse. Ils vivent des épisodes animés d'une folle intensité dont ils n'auraient jamais rêvé autrefois. Ils croient sans doute au paradis et à la puissance

d'Allah mais à leur manière. Seule importe la guerre qui leur donne une raison d'être et un pouvoir inouï avant la fin des temps. L'adhésion à Daech est une ordalie, elle brise les ponts derrière soi, elle engage dans le meurtre ou sa complicité, les viols, les égorgements, les lapidations, les tortures, les crucifixions, les défenestrations, les décapitations ou les attentats dans les lieux publics.

Diversité du recrutement

Aucune équation psychologique ou sociologique ne donne une explication univoque de la radicalisation. Ce qui vaut pour l'un ne vaut pas pour l'autre. L'islam identitaire est une forme de protection de soi contre la dilution dans l'indifférence et une quête de dignité personnelle. Tout propos généraliste se heurte à l'ambivalence et à l'hétérogénéité sociale, culturelle, psychologique des profils. Seul l'examen attentif de l'histoire de vie de chacun donne un éclairage possible sur les significations et les valeurs qui ont motivé son adhésion, mais celles-ci ne sont jamais simples, elles conjuguent maintes aspirations. Des jeunesses diverses sont impliquées dans la radicalisation, avec des représentations bien différentes les unes et les autres. En France, en 2017, 11 820 personnes radicalisées sont signalées, dont 2033 mineurs ; 3246 femmes et 8574 hommes ; 40% de ceux qui partent viennent de familles catholiques, 40% de familles musulmanes, 1% de familles juives et 19% de familles athées.

Le djihadisme a « pris » dans le tissu social de nos sociétés car il répond à sa manière brutale à des attentes inavouées. Pour des milliers de jeunes qui échouaient à donner un sens fort à leur vie, la radicalisation est une rencontre alchimique avec des propositions idéologiques dans l'air du temps. Souvent, par le truchement d'un passeur plus ou moins charismatique qui la rend légitime et désirable et donne une solution

à ceux qui n'y avaient jamais songé et qui, en d'autres temps, auraient été sans doute adeptes des groupuscules terroristes des années soixante-dix ou auraient vécu leur foi en toute indifférence à la contingence du monde. Comme l'écrit Olivier Roy, « Hier, ils étaient avec Al-Qaïda, avant-hier (1995), ils se faisaient sous-traitants du GIA algérien, ou pratiquaient de la Bosnie à l'Afghanistan en passant par la Tchétchénie, leur petit nomadisme du djihad individuel (...) Et demain, ils se battront sous une autre bannière, à moins que la mort en action, l'âge ou la désillusion ne vident leurs rangs comme ce fut le cas pour l'ultra-gauche des années soixante-dix » (2016, 16). Il ne s'agit pas tant d'une radicalisation de l'islam, note-t-il, que d'une islamisation de la radicalité. La religion est surtout ici le catalyseur d'une intensification de l'existence. Ces Hommes sont nettement plus adeptes de la kalachnikov que du Coran. Ils ne se sont jamais engagés dans une islamisation de la société, ni même dans une vie vertueuse. Ils n'ont jamais été intégrés à la communauté musulmane mais ils sont animés plutôt d'une volonté brutale, meurtrière de s'affirmer à la face du monde en puisant leur inspiration dans l'air du temps.

Ce qui ne contredit en rien la présence, sans doute en moindre nombre, d'hommes ou de femmes qui entendent radicaliser leur islam, selon le mot de Gilles Kepel. Leur aspiration religieuse ne se satisfait plus du quiétisme ou de l'entrisme politique du salafisme, leur volonté est d'imposer leur foi par les armes aux mécréants. Aux lendemains du 11 septembre, au terme des entretiens avec des détenus suspects de radicalisation, F. Khosrokhavar (2006) pointait la diversité des membres d'al-Qaïda. Ces hommes, un peu plus âgés à l'époque que ceux qui affluaient hier en Syrie ou en Irak, venaient de tous les milieux sociaux, de maints endroits du monde. M. Sageman le confirme de son côté en étudiant en profondeur la biographie d'une centaine de moudjahidines d'Al-Qaïda : « dans l'ensemble, près des trois quart (...) sont incontestablement issus des classes supérieure et moyenne, ce

qui réfute l'argument selon lequel le terrorisme naitrait de la misère » (2005, 143). Ils ont reçu une éducation nettement supérieure à celle de leurs parents et à celle de leur pays d'origine. Mohammed Atta, qui commande l'opération du 11 septembre, d'origine égyptienne, faisait sa thèse d'architecture en Allemagne. Ben Laden vient d'une riche famille saoudienne originaire du Yémen. Sur les 19 personnes impliquées dans le détournement d'avion du 11 septembre 2001, 15 venaient d'Arabie Saoudite et n'avaient aucun souci financier. Sur 134 moudjahidines d'Al-Qaïda 57 exercent une profession libérale (médecin, architecte, enseignant, prédicateur), 44 sont de classes moyennes (policiers, militaires, fonctionnaires, mécaniciens...), seuls 33 n'ont aucune qualification. Ils sont presque tous mariés (73%). Leur moyenne d'âge est de 25,69 ans. Il n'y a aucun profil type de ces hommes d'Al-Qaïda, ils ne sont pas manipulés, fous ou incultes, ce sont des hommes « normaux » qui détournent des avions pour les transformer en bombe. M. Sageman (2005) ne perçoit aucune pathologie dans l'échantillon de djihadistes qu'il étudie aux lendemains des attentats du 11 septembre. Ce sont des hommes imprégnés par leur vision religieuse et puritaine du monde qui ne voient que perversité et immoralisme dans les sociétés occidentales. Et par ailleurs ils regrettent l'hégémonie de ces dernières sur les sociétés islamiques, ils ne supportent pas que l'ensemble du monde échappe aux prescriptions coraniques. Ce sont clairement des hommes ou des femmes qui affichent une radicalisation de leur islam.

Au regard de l'inculture de la majorité de ces radicalisés et des discours qu'ils tiennent, il est difficile de voir leur radicalisation comme une affirmation politique contre les démocraties, la source de leur colère tient largement à leur sentiment d'échec et à sa sublimation spectaculaire, à la fascination de la violence, à la jouissance d'une cruauté que plus rien ne limite sinon les fantasmes personnels confirmés par Daech. Olivier Roy le souligne, dans les opérations de terreur qui ont

frappé la Syrie, l'Irak, la Turquie, l'Arabie Saoudite, la Tunisie ou le Bangladesh, il est malaisé de voir des attaques contre des formes anciennes ou contemporaines de colonialismes (Roy, 2016, 13). Commanditaire à distance d'une quinzaine d'attentats ayant pour la plupart échoué, dont cependant le double meurtre d'un couple de policiers à Magnanville le 13 juin 2016 ou le meurtre du père Jacques Hamel à Saint-Etienne-du-Rouvray, adepte d'un djihadisme de proximité, Rachid Kassim par exemple, Français basé à l'époque à Mossoul, le dit explicitement : « Par rapport au passé colonialiste, c'est vraiment n'importe quoi. D'ailleurs les moudjahidines ici ils font les yeux ronds quand on leur parle de ça. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de revanche à deux francs six sous ? Des gens qui ont combattu pour instaurer la démocratie en Algérie (...) ce sont des gens qui ont combattu pour établir d'autres lois que celles d'Allah (...) Le colonialisme ça nous est complètement égal. Notre problème c'est la religion » (*Le Monde*, 17/2/2017). Le djihadisme n'est pas une révolte de victimes contre leurs oppresseurs. Au regard du nombre de musulmans massacrés dans les attentats ou les affrontements, « comment présenter cette offensive comme une lutte contre le néocolonialisme occidental ? » (Roy, 2016, 13).

Comme l'observe O. Roy, si les causes de la radicalisation étaient réellement structurelles, l'engagement dans le djihadisme toucherait bien davantage que quelques milliers de jeunes. En France, en avril 2015, 40% des djihadistes sont des convertis n'ayant jamais vécu le racisme, 35% sont des femmes. Nombre de jeunes ayant grandi dans des familles migrantes n'ont connu la stigmatisation qu'après leur radicalisation du fait de leurs propos, de leur attitude, de leur barbe, de leurs vêtements. Aucun modèle d'intégration n'est épargné. Des pays comme le Danemark, la Norvège, la Suède ou les Pays-Bas, considérés comme des modèles de tolérance, sont également touchés. Rappelons le propos d'Abu Khattab qui prône le djihad en danois : « Nous avons été pourvus de tout au Danemark. Nos

parents ont tout payé pour nous, on nous a donné du lait et du pain gratuitement mais (les mécréants) n'ont pas pu nous tromper (...) Mes chers frères, djihad est la plus grande récompense. Votre sang va devenir doux. Mes chers frères et sœurs au Danemark, vous devriez venir aussi. C'est la meilleure chose à faire pour renforcer le peuple musulman et l'État islamique » (in Khosrokavar, 2014, 173). Sur les milliers de personnes signalées en France, un quart sont des mineurs et on y trouve toutes les catégories sociales.

Pour d'autres de milieu social privilégié, leur « foi » est singulièrement mêlée d'un désir d'ailleurs et d'aventure. « Partir et exister ou avoir une vie de raté » dit un jeune homme dans le documentaire de Nasib Farah *Les guerriers du nord*. Amimour, tueur du Bataclan qui riait en exécutant son carnage, était un fan de rap, avec une enfance choyée, un bon parcours scolaire, le baccalauréat, chauffeur de bus à la RATP, une copine. Le djihad est une manière de vivre dans l'incandescence une aventure inespérée et d'accéder à une autorité sans faille sur les autres. La guerre en Syrie ou les attentats sont une exaltation sans fin dont ils ne méconnaissent pas le prix à payer. L'un des organisateurs des attentats de Paris, Abaaoud bénéficie du soutien de ses parents commerçants pour ses études et jouit d'une vie confortable. Il quitte Molenbeek pour la Syrie en 2013 : « Trop calme. Je ne vais pas vendre des costumes à vingt balles toute ma vie ». Il se laisse complaisamment filmer jouant au football avec des têtes humaines ou trainant des cadavres avec son 4x4 (*Le Monde*, 06/05/2016). Au volant, il rit : « Avant on tractait des jet-skis, des quads, des motocross, de grosses remorques remplies de bagages et de cadeaux pour aller en vacances ». Désignant les corps attachés au véhicule, il déclare à un comparse : « Tu peux filmer la nouvelle remorque ». C'est d'ailleurs cette vidéo que Coulibaly aimait regarder ou montrer à ses amis pour les convaincre de se radicaliser. Abaaoud déclare à ses proches du quartier qui hésitent encore à partir : « Qu'est-ce que vous gagnez en restant ? Vous ne

serez jamais personne ». Il s'agit en effet de devenir quelqu'un, mais certainement pas dans l'humilité de la foi. Quant à mener une vie musulmane, de retour en Belgique, lui et son frère dansent, flirtent, fument dans les boîtes de nuit, assistent à des concerts...

Zoubeir, dont les parents relèvent de la « classe moyenne supérieure », comme il le dit lui-même, se sent mal à l'aise dans le consumérisme ambiant. Bon élève, jamais le moindre souci avec la justice, il apprend le Coran par cœur à 16 ans, entre dans un groupe salafiste quiétiste. Finalement il part en Syrie à 17 ans. Il rentre en France deux ans plus tard et explique ses motivations à David Thomson : « On s'ennuie, y avait rien à faire, c'était la routine, ça manquait un peu de piquant. Je me disais qu'on a pas été créés juste pour travailler et avoir des loisirs. Je voyais plus une vie où on devait endurer une vie compliquée. Pour moi, il fallait une vie avec des complications, des dangers, parce que, dans le Coran y a écrit que l'être humain n'a été créé que pour une vie endurente, avec des épreuves » (2017, 107). « Pour moi, dit Yassin, de retour en France après un passage en Syrie, c'était le fait d'avoir une situation, de devenir quelqu'un et même plus. Vous venez, vous avez une voiture, vous avez tout. C'est participer à quelque chose d'énorme. Ils vous montrent des vidéos de chevaliers sauvant le monde. J'étais pas très religieux à l'époque. J'allais rarement à la mosquée. Je faisais ma prière de temps en temps avec mon père. Au niveau foi, j'étais en bas » (in Thomson, 2017, 79).

Mouloud Akkouche, travailleur social, auteur de romans policiers, raconte dans une chronique du 01/8/2015, la radicalisation de son fils « qu'il n'a pas vu venir », ni sa famille, ni ses enseignants. Mais il explique que celle-ci en effet n'était guère détectable. « Pas le même profil que les trois tueurs du mois de janvier. Fils d'un directeur de centre éducatif, enseignant à la PJJ, et d'une artiste peintre. « Gosse de bobo », te vannais-je quelquefois. Tu n'aimais pas ma plaisanterie, j'ai cessé

de te taquiner là-dessus. Pourtant la réalité. Tu faisais de la musique au conservatoire municipal, partais à toutes les vacances (pas dans les colonies de la ville), trainé au théâtre, cinéma, dans les musées. Chez nous, des toiles au mur, une bibliothèque, pas de télé, des DVD, des CD. Sans oublier *Charlie Hebdo* aux chiottes en compagnie du *Monde Diplomatique*. La parfaite panoplie du fils de bobo (aussi réducteur que celui de beauf). Impossible donc d'accuser, comme c'est souvent réellement le cas la misère sociale et culturelle. Pas le candidat idéal pour un plongeon dans l'obscurité ». Six mois après son départ, le jeune homme envoie à ses parents une photo où il pose fièrement, avec une barbe bien taillée, et une kalachnikov à la main. Mouloud Akkouche dit son désarroi d'avoir su aider des dizaines de jeunes en perdition à redonner du sens à leur vie, alors qu'il n'a pas su voir la dérive intérieure de son fils (bondy blog, ur1.ca/o7q5v, consulté le 15/1/2017).

Les convertis issus de familles athées ou chrétiennes sont en quête d'une raison d'être. Ce sont des « chercheurs spirituels » (Hervieu-Léger, 2001, 124). L'aisance de la profession de foi musulmane, et au-delà l'adhésion au djihadisme, à la différence par exemple de la conversion catholique, facilite le passage. Ils atteignent enfin une certitude : « Il n'y a pas de doute dans l'islam », « Tout est dans le Coran ». Leur croyance donne des réponses simples et fermes aux grandes questions de l'existence, là où justement nos sociétés ont perdu une part de leur orientation anthropologique en laissant l'individu, pour le meilleur ou pour le pire, à une liberté « sans limite ».

Certains sont en mal de filiation, indécis sur leur origine. Ils ont grandi dans un sentiment d'appartenance défaillant, chaotique, flottant. Ecartelés entre deux mondes, ils ne savent pas qui ils sont, ils incarnent la « double absence » dont parle Abdelamek Sayad. T. Nathan observe le nombre d'enfants de migrants radicalisés venus de familles étrangères à l'islam, des Antillais,

des Africains de traditions chrétiennes (Cameroun, Togo, Congo, Côte d'Ivoire, etc.), des Méditerranéens du sud (Portugal Espagne, Italie), voire des Juifs surtout séfarades, souvent aussi des enfants de couples « mixtes ». Ils vivent dans des familles désaffiliées, souvent conflictuelles. Daech est « une invite personnelle, une parole qui (leur) serait adressée en propre, comme la promesse d'une réparation » (Nathan, 2017, 64). Ils sont en échec scolaire ou ont mené des études courtes et peu qualifiantes aboutissant à des emplois précaires, mal rémunérés et qui n'alimentent guère l'estime de soi, ils sont souvent en butte à la discrimination. Le ressentiment est le moteur de leur radicalisation. L'appel à la vengeance est un thème « viril », une volonté non seulement de retrouver son amour propre, de sauver la face, mais aussi de détruire celle de l'autre de manière irrémédiable pour prendre sa revanche. L'islam de ces jeunes en rupture sociale potentialise la colère en lui donnant une légitimité, un cadre de pensée et d'action. Ils retrouvent une cohérence et une unité à leur existence, une fierté. Ils incarnent une islamisation de la radicalité.

Des jeunes ayant un parcours de délinquance

La radicalisation écarte ainsi de la rumination d'une vie sans perspective, elle console de l'échec puisque la réussite sociale n'a plus d'importance au regard de la piété désormais au cœur de leurs activités quotidiennes. Elle traduit le passage d'une croyance religieuse à la conviction de devoir l'imposer au monde à travers la violence et le meurtre. Le noyau dur du djihadisme est composé de jeunes de couches sociales populaires, ayant un parcours de délinquance, surtout d'origine immigrée. Ils se vivent comme déracinés, portés par un sentiment d'insignifiance, d'humiliation, ils affichent un virilisme d'autant plus virulent qu'ils

sont socialement en échec et plus enclins à une interprétation du monde en termes de complot à leur égard ou envers l'islam dont ils se découvrent soudain les représentants éminents. En s'identifiant à l'islam, ils donnent une signification et une valeur renouvelée à leur existence, ils retrouvent un idéal qui les magnifie. Non seulement, ils ne sont plus jugés en négatif pour leurs actes délictueux, mais ceux-ci sont versés à leur crédit comme une forme anticipée de leur dissidence. Ils sont en plein désarroi idéologique, avec le sentiment que leur existence manque d'un centre de gravité. L'appel du divin médiatisé par Daech résonne avec force pour leur donner une aspiration, une puissance, un statut et les hisser au-dessus des lois communes dans la conviction de travailler à l'instauration d'une civilisation islamique que jusqu'à présent ils n'ont cessé de bafouer par leur mode de vie, leur goût de la fête, de l'alcool, de la drogue, des filles... Pour certains la radicalisation est un moyen de s'en sortir par le haut en accédant d'emblée à un absolu de reconnaissance par leur passage à l'acte.

Entre janvier 2012 et juillet 2015, 80% des attentats terroristes sont le fait d'hommes ayant un parcours de délinquance. La moitié des djihadistes croisés par David Thomson dans son enquête ont eu maille à partir avec la justice, parfois, pour des faits de grand banditisme. Ils composent également près de 50% de la banque de données d'Olivier Roy (2016, 52). Comme le note Zoubair, parti en Syrie à 17 ans, « Même là-bas, ils étaient toujours attirés par tout ce qui est or, femmes, armes... C'est les mêmes centres d'intérêt qu'ils avaient en banlieue, c'est les mêmes plaisirs (...) mais ce qu'ils ont volé, ils vont dire qu'ils l'ont pris en butin. Ils ont fait une *ghamina* » (in Thomson, 2017, 125). Pour cette population la radicalisation est souvent un opportunisme. Leur islam est revu et corrigé selon un sentiment de rejet et d'humiliation, de déception et de revanche brutale face à un « Occident » dont ils sont infiniment proches tout en pensant ne pas y avoir leur place.

La radicalisation résonne pour eux comme une forme de rédemption, même si, au-delà, elle procure de nombreux avantages supplémentaires dans la toute-puissance. Comme le dit Ahsen, ancien délinquant, à F. Khosrokhavar (2006, 64), « pour moi, le *djihad* c'est une manière de me racheter, de me faire excuser pour mes fautes ». La renaissance opérée par l'adhésion au groupe, le lâcher prise de l'ancienne identité procure le sentiment d'entrer dans une sorte de pureté, de mettre un sens à son existence et d'échapper au chaos. Le délinquant de petite envergure, régulièrement incarcéré, en échec de la haute délinquance, se mue soudain en surmâle, disposant d'un pouvoir infini sur les autres et d'une éclatante revanche. La quête du martyr qui anime certains d'entre eux est la purification suprême. La radicalisation est une manière de se refaire une innocence, une sortie par le haut d'une période révolue avec les filles, l'alcool, l'argent facile. Elle sublime la violence et la délinquance. Imposer sa propre loi, au nom de Dieu, et non plus être hors-la-loi. Ils sont accoutumés à la violence, sans état d'âme, habitués à imposer leur point de vue. Leur radicalisation s'inscrit dans le droit fil de leurs activités antérieures mais en gagnant en puissance et en prestige. Ils savent voler des voitures, acheter des armes et s'en servir dans le cadre d'un braquage par exemple, ils n'ont pas froid aux yeux quand ils sont plongés dans l'action.

Cette puissance d'intimidation fondée sur une idéologie religieuse qui les exalte leur donne une légitimité et un pouvoir. Il faut éliminer les mécréants à travers une action impensable pour le lien social où ils vivent : tuer ou se donner la mort en emportant le maximum de victimes parmi ceux qui sont globalement perçus comme la cause du mal ou de l'adversité, outre que leur mécréance est une injure permanente à Dieu. Fantasme grandiose d'inscrire son nom en lettres de feu dans la mémoire collective. Ils ont la possibilité de mourir en beauté en gagnant la notoriété dont ils ont rêvé toute leur vie en sachant que les actes les plus

odieux seront revendiqués par Daech sans égard pour le degré de foi ou leur comportement dans les mois antérieurs. Ils sont davantage mus par la frustration et la haine que par la volonté d'instaurer le règne de Dieu, plus attachés à soigner leur propre gloire et à trouver la reconnaissance par les exactions commises envers ceux qu'ils nomment les « mécréants ». Ils sont imprévisibles car n'importe qui peut passer à l'action pour devenir enfin quelqu'un. Ils saisissent les circonstances au vol pour endosser un rôle qui les exalte et les arrache de manière définitive à l'anonymat en leur donnant une stature de héros. D'où l'habileté de Daech qui appelle au meurtre de manière cynique en sachant qu'ils seront nécessairement entendus par quelques hommes baignant dans le ressentiment. Mécréant est le mot d'ordre, le sésame qui donne licence au débordement de haine, il est le lieu où la rage enfin se dissipe par le meurtre.

Hicham Abdel Gawad (2017, 128 et 189) rappelle à ce propos un hadith qui connaît une grande diffusion dans un ouvrage vendu dans les librairies islamiques : *Le jardin des vertueux*. Le récit évoque un Bédouin qui demande au Prophète avant une bataille s'il ira au paradis en mourant pour Dieu. Le Prophète lui répond que oui. Il se lance alors dans le combat où il perd la vie. « Le Prophète dit à ses compagnons : « Voilà un homme qui n'a à son actif ni prières ni jeûnes, mais qui entrera quand même au paradis ». Ce hadith est une manne pour les recruteurs qui font miroiter le paradis à leurs émules seulement par le sacrifice de leur vie même s'ils n'ont jamais vécu selon les préceptes de la religion. Cette référence qui fascine également les délinquants les affranchit de tout autre souci au regard de leur existence personnelle puisque leur prochain passage à l'acte est censé les emmener tout droit au paradis sans avoir jamais souscrit aux devoirs des croyants. Elle rend aussi difficile à détecter l'homme qui ne change rien à sa vie personnelle alors qu'il est en voie de commettre un attentat.

La surcompensation après une histoire personnelle marquée par la frustration se retrouve par exemple chez Nemmouche, décrit comme « particulièrement sadique » par G. Keppel (2015, 162) s'appuyant sur les témoignages de Nicolas Henin qui fut avec Didier François un otage maltraité sous son égide. Il torturait les prisonniers syriens en chantonnant des tubes de variété française. L'ancien braqueur avouant même aux deux français sa fascination pour l'émission de télévision : *Faites entrer l'accusé*, consacrée à des criminels médiatisés, tout en dénonçant la mécréance de ceux qui regardent la télévision ou s'intéressent à la musique. D'où le titre de l'ouvrage où Nicolas Henin raconte sa captivité : *Djihad Academy* (2015), en référence à l'émission très populaire pour les jeunes générations : *Star Academy*. Coulibaly tue de sang-froid une policière et quatre personnes dans une épicerie casher, prétendant ainsi rien moins que « venger le Prophète ». La photo où il pose avec un air satisfait, sa kalachnikov dans les bras, en dit long sur cette quête d'affirmation de soi, lui qui voulait richesse et gloire pour n'obtenir que la prison et un salaire insuffisant à ses yeux pour se sentir à la hauteur. Pour conférer plus d'éclat à son acte, il appelle lui-même BFM-TV pour donner des nouvelles de sa prise d'otages.

Dans les quartiers populaires la disparition du mouvement ouvrier, qui fédérait la colère et les revendications en donnant un sens à la volonté de transformer les choses et une dignité à ses acteurs, laisse derrière elle un sentiment de déréliction qui provoque la radicalité des comportements de certains jeunes, l'indifférence à une loi perçue comme arbitraire et vouée à la protection des nantis. Face à la dislocation de la société salariale, au chômage endémique, à la fragmentation culturelle des populations, à l'inadéquation des codes sociaux de la rue en dehors des zones de précarité, à la pauvreté des populations réunies dans ces lieux, à la raréfaction des emplois peu qualifiés, seule reste la misère nue des conditions d'existence avec un horizon qui semble barré et qui induit nombre de comporte-

ments d'autosabotage, à commencer par le refus de l'école. La revendication de principe de l'égalité dans nos sociétés démocratiques se heurte en permanence aux différences sociales et individuelles et souvent à la discrimination. Le sentiment de « se faire avoir » transforme certains jeunes des grands ensembles en écorchés vifs. Les anciennes cultures ouvrières qui donnaient un statut légitime à l'homme, et notamment aux « forts en gueule », ont aujourd'hui disparu et ces attitudes de rébellion sont plutôt stigmatisées.

Le recrutement des filles

Le recrutement des filles est également divers. Certaines d'entre elles sont issues des classes moyennes ou privilégiées. Elles veulent vivre dans ce qu'elles imaginent être une communauté islamique pure avec Daech, loin de l'immoralisme qu'elles ne cessent de voir à leur porte. Elles aspirent à la charia. Certaines ont grandi dans une tradition islamique héritée de leurs parents à qui elles reprochent cependant une pratique trop distancée de la religion. Diane, convertie, issue d'une famille catholique et noble, grandit avec un père déclassé par son mariage avec une roturière. Ce père de quatre enfants se suicide alors qu'elle a 10 ans. Mal dans sa peau, elle réussit péniblement à décrocher un BEP vente et enchaîne des petits boulots de vendeuse dans différents magasins de Lyon. La rencontre avec l'islam lui donne enfin le cadre et l'autorité qui lui manquaient. Elle choisit le prénom de Shayma (« grande beauté » en arabe). Elle se rapproche de Hayat Boumeddiene, se vêt d'une tenue noire ne laissant apparaître que ses yeux. Elle épouse Mohamed (Patrick Lekpa). C'est sans doute Chérif Kouachi qui a fait office d'imam (Suc, 2016, 315 sq.) H. Boumeddiene perd sa mère à 8 ans, son père, débordé par les six enfants du couple, retourne chercher une nouvelle épouse au bled. Mais aucun des enfants ne s'entend

avec elle, tous sont placés dans des foyers d'accueil. Elle en intègre un à 12 ans, elle en change à plusieurs reprises du fait de sa violence. Elle ne trouve son équilibre qu'en renouant avec l'islam en épousant religieusement Coulibaly. Elle finit par porter un voile intégral et quitte son emploi de caissière. Elle connaît le désir de Coulibaly de mourir en martyr. Une semaine avant les meurtres, enceinte, elle rejoint la Syrie pour élever son enfant dans ce qu'elle considère comme la seule foi.

Marie est de tradition catholique, elle se convertit à l'islam sous l'influence d'une voisine qui vient elle-même de se convertir. Ses parents sont séparés, sa mère multiplie les petits boulots pour subvenir aux besoins de sa famille. Une parole de sa voisine la marque en profondeur : « Ceux qui ne sont pas dans l'islam n'iront pas au paradis ». Son amie part en Syrie, elle lui vante le bonheur qui est le sien au Califat : « une vie tranquille au bord de la piscine avec des plats pleins de nourritures entre sœurs ». Elle décide de partir à son tour mais sa mère découvre son projet et prévient les autorités (de Gaulejac, Seret, 2018, 102 sq.)

Le djihadisme caricature les stéréotypes de genre. Les filles s'enrôlent surtout avec des visées humanitaires : soigner les blessés, s'occuper des enfants, des orphelins, épouser des djihadistes qu'elles ne connaissent pas et mettre au monde de futurs combattants. Elles sont effrayées par la liberté des mœurs de nos sociétés, l'émancipation des femmes, qui exigent d'elles de décider de leur existence, de leur sexualité. Elles se veulent pudiques et chastes. Elles jugent les garçons qui les entourent insuffisamment sérieux, versatiles, trop « mous ». Elles veulent des hommes « virils » du fait de leur relation à la mort, des principes qui les guident. Ils incarnent une perfection de la religion, et le soutien dont elles rêvent pour s'abandonner à leur protection. Leur soumission à l'autorité masculine les rassure et les libère de la difficulté de s'assumer comme femme dans un monde qui n'a plus d'orientation. Dieu l'a voulu ainsi, le fardeau de leur liberté en est allégé.

A l'époque les réseaux sociaux publient des annonces matrimoniales de garçons cherchant des épouses qui les rejoindraient dans leur djihad. Un bureau des mariages gère leur arrivée continue. Elles restent cantonnées à leur rôle d'épouses et de futures mères.

Des vidéos romantiques montrent des combattants bardés de kalachnikovs, aux sourires tendres, laissant présager un parfum d'exotisme et d'aventure. « C'est un métier ici de mettre en contact les Européennes venues chercher un mari. Elles attendent dans un hôtel qu'on leur présente des frères moudjahidines célibataires ! (...) Il y a plein de femmes qui fantasment sur nous les guerriers d'Allah », dit Bilel (Erelle, 2015, 67 et 57). On les exhorte paradoxalement à prendre leur existence en main par un choix de servitude volontaire, à s'affranchir de la tutelle parentale pour épouser un coreligionnaire et donner de futurs martyrs à la cause, s'occuper de leur mari. Certes, ces époux sont destinés à mourir pour leur foi, de même d'ailleurs que les enfants qu'elles portent, destinés au djihad guerrier, mais à la mort de leur mari un immense prestige rejailit sur elles d'avoir été épouses de martyrs. « Je suis la femme d'un KAMIKAZ », écrit avec enthousiasme Kahina Amimour, la veuve de l'un des tueurs du Bataclan à sa mère alors qu'elle est sur le point d'accoucher. Ces femmes entretiennent la flamme radicale de leur mari. « Vous n'imaginez pas réellement ce qu'il y a pour nous auprès d'Allah, l'immense récompense que nous avons à servir nos maris », dit une veuve (in Suc, 2016, 368).

Laura Passoni, un moment radicalisée jusqu'à partir en Syrie, témoigne de l'engouement des « femmes de Daech » qui « parlaient sans cesse des attentats, elles riaient et étaient fières d'avoir vu leurs « frères » commettre ces actes » (Passoni, Gawad, 2017, 16). Elle raconte son désarroi quand son compagnon, le père de son fils, l'abandonne pour une autre femme : « Je me sentais seule, je coulais, je n'avais plus confiance en personne, sauf en mes frères et sœurs en

islam » (Passoni, Gawad, 2017, 33). Son « recruteur » lui inculque la terreur de l'enfer : « Dès que je faisais quelque chose que je pensais être une « mauvaise action », j'avais peur du jugement dernier, peur que la mort ne me rattrape du jour au lendemain et peur de ne pas avoir accompli ce qu'il fallait pour aller au paradis. J'étais littéralement terrorisée, je voyais, je sentais les flammes de l'enfer » (46). Elle se souvient de son incroyable naïveté et se demandera plus tard comment elle a pu se laisser convaincre aussi facilement : « Mon recruteur m'a expliqué que si je me sacrifiais pour aller en Syrie, je ferais déjà une bonne action, que toute personne qui meurt en Syrie ira au paradis ». Elle était convaincue de pouvoir ainsi choisir les dix personnes de sa famille qu'elle emmènera avec elle au paradis.

Sophie Kasiki (2016) est née à Yaoundé, au Cameroun, sans le moindre souvenir de son père, mort quand elle avait deux-trois ans. Quand sa mère meurt, sa sœur aînée l'emmène à Paris, puis dans une petite ville des Yvelines. Elle grandit dans un chagrin interminable. Elle rencontre un garçon, qu'elle épouse. Un enfant vient au monde. Son travail dans une maison de quartier l'amène à rencontrer de nombreux migrants et à nouer des liens d'amitié. Peu à peu, elle se sent attirée par l'Islam. Elle apprécie l'absence d'intermédiaire entre Dieu et les croyants, les exigences de charité, de travail sur soi, d'austérité. Elle se convertit dans une mosquée des environs, sans prévenir son mari issu d'une famille catholique mais athée fervent, qui l'apprendra plus tard avec stupeur par des amis. Mais pour sauver son couple, il accepte cette conversion.

Au même moment trois jeunes hommes du quartier partent pour la Syrie sans avoir donné le moindre signe de leur radicalisation. Ils continuent quelques temps à appeler leurs parents, tout en restant en communication avec Sophie. Ils connaissent sa conversion et insistent pour qu'elle les rejoigne. Ils lui font miroiter leur grand appartement de Raqqa, en évoquant la paix délicieuse de la ville, mais aussi le manque d'infirmières

des hôpitaux de femmes. A les en croire, l'existence est idyllique là-bas. Quand elle objecte les violences faites aux femmes, ils rétorquent qu'il s'agit de propagande : « Tu crois qu'on resterait si des femmes se faisaient torturer sous nos yeux ? Tu crois que j'accepterais ça ? » (66). Elle est peu à peu happée par le tableau dessiné par ses correspondants, et la conviction qu'elle est attendue à Raqqa, que son existence prendra un sens plein dans les actions humanitaires qu'elle mènera en faveur de la population. Un appartement lui est déjà réservé. Elle part avec son fils de deux ans. Son mari ignore tout de son projet.

Arrivée à Raqqa, elle déchant. La ville est régie par une poigne de fer au nom de Dieu. On lui donne un appartement magnifique, mais elle doit intégralement recouvrir son corps, même les mains et les pieds. Un voile efface la totalité de son visage, y compris les yeux, qui ne distinguent que partiellement le monde grâce à un système d'ouverture minuscule. Elle n'a pas le droit de sortir sans un tuteur masculin à ses côtés et doit marcher la tête baissée. Elle découvre la hiérarchie impitoyable qui règne à Raqqa au profit des étrangers qui occupent les postes clés ; en dessous les Syriens ayant prêté allégeance, puis les pauvres, méprisés, surtout ceux qui ont la peau sombre. Quand elle demande de rentrer en France, ils sont dépités et tergiversent. L'un des arguments qu'ils lui opposent pour la retenir révèle une aspiration peu religieuse : « Est-ce que tu as un appartement comme ça en France ? » (117). Puis, de guerre lasse, refusant de la laisser partir, ils l'emmènent dans une *madafa*, une garderie où sont cloîtrées les femmes qui arrivent en Syrie, les célibataires, les veuves, les divorcées qui attendent le mariage, mais aussi les recalitrantes. Elles n'en sortent pas avant d'être remariées et confiées à la garde de leur époux. Totalement coupées du monde, elles reçoivent régulièrement des visites de djihadistes en quête d'une épouse. Certaines, vite devenues veuves, se marient à plusieurs reprises. Elle réussit à s'exfiltrer avec son fils grâce à un groupe de résistants et une organisation millimétrée de son parcours.

Pour Daech, la non-mixité est un principe fondamental qui ne connaît aucune exception, et notamment dans le fait que la guerre est une activité masculine. Le refus des hommes d'accepter leur sacrifice traduit la résistance à leur individualisation, à leur prise d'autonomie afin surtout de préserver la domination masculine et la virilité. Cependant certaines radicalisées entendent bien affirmer leur volonté de se battre, comme l'atteste l'attentat manqué de Paris avec une voiture piégée, en septembre 2016, où sont impliqués trois jeunes femmes incitées par Rachid Kassim. Plusieurs projets d'attentats fomentés par des filles ont été déjoués.

Si les femmes de Daech ne sont nullement vouées au combat en Syrie, la redoutable brigade al-Khansaa, composée de converties, veille à la police des mœurs et au bon exercice des devoirs religieux. Présente sur les check point pour vérifier l'identité des femmes, elle effectue les contrôles d'identité, donne des amendes et des coups de fouet aux femmes surprises sans gants, avec un maquillage, des niqabs insuffisamment conformes, etc.

Passions de l'image

Daech soigne particulièrement son marketing avec des promoteurs efficaces : production de documentaires, de vidéos, de programmes radio, de publications, etc. (Lachance, 2017). Un *Jihadi cool*, selon l'expression de Marc Sageman, orchestre ce légendaire postmoderne où l'esthétique des images de jeux vidéo ou des clips est une version islamisée et kitch d'Hollywood et des séries américaines. « Le djihadisme *made in Khilafah* est le produit *bling-bling* par excellence de la violence extrémiste : « coûteux », exhibitionniste, réservé à une « élite » prête à payer son allégeance au prix du sang, et conférant une reconnaissance internationale » (Moos, 2016, 33). Le *bling-bling* obsède ces curieux combat-

tants d'Allah qui arborent leur maison avec piscine, leur montre de luxe, leurs lunettes, leurs chaussures de marque, leur 4x4, etc. Ostentation d'une promotion sociale qu'ils n'auraient jamais eue ailleurs, et diffusion du message de la félicité matérielle qui attend le jeune hésitant à franchir le pas. D'autres productions vantent la félicité de la vie sous Daech, le sort merveilleux des femmes. Les enfants ou les malades soignés et pris en charge avec dévotion, alors que la réalité est nettement plus amère. Des images habiles dénoncent les violences à l'encontre des enfants imputées au régime ou aux Occidentaux.

Les clips produits par Al-Hayat Media Center (Daech) composent une propagande romantique et brutale, où les actes les plus odieux sont filmés à travers un filtre esthétisant qui vise à aseptiser l'horreur et à la rendre désirable. Au-delà des images filmées sur le vif, des images de synthèse avec des effets spéciaux visuels ou sonores, un montage rapide sur le modèle des clips, des musiques militaires ou romantiques, des surimpressions, avec le drapeau noir de Daech qui flotte à un angle de l'image. Images complaisantes de tortures, de décapitations, de mises à mort, de défenestrations... Un pilote jordanien brûlé vif dans une cage est filmé en gros plan, avec ralenti, effets sonores ; des prisonniers enfermés dans une cage sont lentement immergés dans une piscine grâce à un treuil. Surenchère au regard du gore hollywoodien qui sert ici de modèle, mais dans le réel. Une femme ayant assisté à l'exécution du pilote jordanien explique que le « cadreur » a fait répéter plus d'une vingtaine de fois l'entrée du pilote dans la cage. Une foule se pressait pour assister à la scène, mais le caméraman a exigé le silence et surtout de ne pas crier « Allah Akbar » pour mieux mettre en valeur les cris du pilote et le crépitement des flammes (Desbois, Nastasie, 2016, 195). Volonté aussi de détruire de mille manières la dignité de la victime en filmant avec gourmandise son agonie, ses grimaces, ses cris... Il s'agit bien de diffuser la jubilation de l'horreur. Les scènes de décapitation des prisonniers

se font sur le modèle du film *Games of Thrones* où l'un des personnages est exécuté avec les gestes repris par les hommes de Daech. Certaines exécutions font l'objet de répétitions avant d'être filmées, sans que la victime sache sur le moment s'il s'agit ou non d'un nouveau jeu pervers. Les prisonniers, les otages, ne sont plus qu'une matière première de la mise en œuvre de fantasmes morbides.

Une anthropo-logique du sacrifice

La radicalisation recouvre des figures anthropologiques qui s'enchevêtrent dans l'ensemble des conduites à risque des jeunes générations. Nous avons déjà vu à ce propos la blancheur, c'est-à-dire la disparition de soi. Ordalie et sacrifice sont deux autres figures prégnantes (Le Breton, 2007 ; 2014). La relation symbolique à la mort vient comme une instance de légitimation de l'existence, même si le jeune y perd parfois sa vie. L'ordalie est particulièrement sollicitée, manière de jouer le tout pour le tout et de se livrer à une épreuve personnelle pour tester une légitimité à vivre que le jeune n'éprouve pas car le lien social a été impuissant à la lui donner. La radicalisation est une voie sans retour en ce qu'elle met en porte-à-faux avec les proches et le lien social ordinaire pour rejoindre un groupe qui s'attaque à toute forme de sociabilité qu'il réprouve. La plupart trouvent en effet la mort dans les attentats ou les combats. L'exposition au danger sollicite en permanence une réponse sur la légitimité d'exister, surtout dans cette vision du monde où Dieu est convoqué comme témoin. Nullement suicidaire, elle vise à relancer le sens de la vie. Au terme de l'épreuve est la puissance de survivre, le choc renouvelé du réel qui procure un cran d'arrêt à l'interminable chute dans l'ancien sentiment d'insignifiance.

Le sacrifice joue la partie pour le tout. Le jeune abandonne une part de soi pour sauver l'essentiel. Étymologiquement, sacrifice signifie *sacra-facere*, acte de rendre des actes ou des choses sacrées. Le sacrifice projette hors de la vie ordinaire à proportion de la valeur de ce qui est sacrifié. Le jeune renonce à la sécurité, à sa famille, à un mode de vie relativement confortable. Il se donne à corps perdu à la lutte contre les mécréants dont il ne fait plus partie seulement depuis quelques jours ou quelques mois. Pour qui accepte de payer le prix s'annonce un possible passage au-delà de la zone de turbulence, une renaissance au monde à travers des ressources de sens renouvelées. Le sacrifice traduit la volonté de rendre Dieu redevable de ce qui est accompli en son nom.

Rites de virilisation

Le jeune est convaincu d'être adulé par les siens après les attentats ou envié pour sa force de caractère après avoir décapité un prisonnier. Les médias lui assurent une tribune planétaire. Lui qui n'était rien, il devient un héros, un modèle d'identification pour d'autres. Il se sent surviril, puissant, sachant qu'il lui appartient désormais de semer la mort sur son chemin. La certitude d'avoir Dieu à ses côtés est une cuirasse intérieure qui procure le sentiment de l'invulnérabilité puisque le jeune est convaincu de devenir un martyr, position de transcendance qui l'amène à ne plus avoir peur de rien et à jouir de sa duplicité et de sa revanche prochaine sur ses déboires antérieurs. Le vocabulaire même des djihadistes relève souvent d'une surenchère viriliste, à l'image des propos de Boubakar El Hakim, un ancien de la bande des Buttes-Chaumont qui a rejoint Daech : « Venez faire le djihad. Je suis là, c'est moi, je suis en Irak, on fait le djihad, tous mes frères qui sont là-bas. Venez pour défendre l'islam. C'est des tapettes, des tapettes, des bouffons, c'est rien du tout

les Américains, je suis prêt à combattre en première ligne, je suis même prêt à me faire exploser, mettre de la dynamite et boum boum, on tue les Américains, on est des moudjahidin, nous voulons la mort, nous voulons le paradis » (in France 3 « Pièces à conviction. Filière djihadiste du 19e, mardi 8 décembre 2015). Autre exemple : Lawin est un Yasidi, les hommes de Daech, accompagnés de voisins sunnites, investissent le village où il vit. Les hommes sont rassemblés, les biens de tous raflés, notamment les téléphones portables. On leur demande de se convertir à l'islam. Ils refusent. Ils sont criblés de balles et achevés d'une balle dans la nuque. Lawin connaît presque tous les tueurs. Miraculeusement il survit. Dans les jours qui suivent un voisin qui pense l'avoir achevé fanfaronne en téléphonant aux contacts de Lawin et annonce fièrement : « L'homme à qui appartient ce téléphone, je l'ai tué ». Il est caché chez l'un de ses amis qui reçoit un appel. C'est le tueur qui continue sa litanie glorieuse. Lawin, qui reconnaît sa voix, se précipite sur le portable de son ami et hurle au tueur qu'il est toujours vivant (Desbois, Nastasie, 2016, 98).

Il n'y a aucune contradiction entre la gentillesse antérieure de certains radicalisés et leur cruauté après leur conversion : celle-ci attendait de bonnes raisons de se déployer. Dans d'autres circonstances, ils seraient restés ces garçons paisibles, mais ils ont rencontré un révélateur chimique de leurs aspirations. Une forme de surcompensation, une surenchère virile laisse enfin derrière soi des oripeaux qui ne les satisfaisaient pas. Désormais plus rien ne leur est interdit. Les accommodements multiples avec la religion formulés par le « département de la fatwa » à Daech, autorisent la vente de femmes « non-croyantes ». Le viol des filles vierges est même décrit comme « spirituellement bénéfique » et « vertueux ». Ce qui n'empêche pas l'obligation du mariage (Flandrin, 2016, 79). M. Guidère explique en ce sens que de nombreux radicalisés « frustrés sexuellement, rejoignent Daech en raison de sa politique sexuelle et des facilités qu'il met à la dis-

position des jeunes hommes et femmes pour avoir des relations sexuelles dans un cadre prétendument « islamique » » (Guidère, 2016, 117) mais en fait « complètement sadien » (Roy, *L'Obs*, n°2683, 07/04/2016, 88). A ce propos Bilel, qui essaie de convaincre Mélodie de l'épouser et de le rejoindre en Syrie, ne craint pas de lui avouer en toute candeur que les djihadistes préfèrent les converties. Elle lui demande pourquoi : « Parce que vous êtes plus vigoureuses dans la religion, et en même temps plus ouverte sur la vie ! Vous n'êtes pas comme ces mécréantes de Syriennes qui se contentent de porter le voile, et ne savent pas comment rendre un homme heureux. Inch'Allah (...) Vous êtes plus coquettes, si tu vois ce que je veux dire (...) Avec votre époux, vous avez plus d'imagination (...) Tu lui dois tout. Mais à lui uniquement. Tu dois exaucer tout ce qu'il te demande. Sous ton sitar et ta burqa, tu peux porter ce que tu veux. Des porte-jarretelles, des bas résilles, tout ce qu'apprécie ton mari. Tu aimes les jolis dessous mon bébé ? » (Erelle, 2015, 120 sq.) Quand ils seront mariés, il espère qu'elle portera de « jolies petites tenues » pour l'aguicher après les combats. Nombre de jihadistes trouvent là enfin l'opportunité d'avoir une sexualité sans entraves hors de la frustration qu'ils vivent continuellement dans leur quartier. Ils se marient sans difficulté. Un Français jihadiste, qui n'a jamais eu de relations sexuelles, s'inquiète à ce propos, un autre radicalisé le rassure : « les gens qui veulent se marier, vous prenez une photo avec deux kalachs comme moi (...) Vous allez voir, vous allez pécho ». Lui s'est marié comme ça avec quatre femmes là-bas. Trois Françaises et une Tunisienne » (in Thomson, 2017, 113). Selon Zoubeir, la drague sur internet dans les cybercafés syriens est une activité essentielle de la plupart des combattants étrangers. « Ils se sont tous mariés à la fin (...) Ils ne le disent pas, mais beaucoup sont partis dans cette optique » (114). Les prisonnières sont cataloguées par âge, état matrimonial, localisation, prix estimé et nom de propriétaire. Une base de données d'esclaves sexuelles alimente la vente

aux enchères sur Telegram, WhatsApp ou Facebook (Passoni, Gawad, 2017, 138). Des femmes yézidiennes ou kurdes sont vendues ou mises à la disposition des « combattants » dans des « maisons », souvent sous le contrôle des femmes de Daech.

Il s'agit de faire la guerre en vrai avec toutes les possibilités de puissance et d'exactions sur les autres qu'elle offre à foison. Qu'il s'agisse de convertis qui trouvent là un moyen efficace de se défaire d'une réputation de gentillesse qui leur colle à la peau, ou de délinquants accoutumés à la violence, ils participent à un rite de virilisation (Le Breton, 2007 ; 2015b) avec la faculté de torturer, d'éliminer l'autre de manière épouvantable pour se démontrer leur force personnelle et promouvoir l'application implacable de la *charia*. Ils aspirent à absorber en eux la vénération fascinée inspirée par les grands criminels. En ce sens, Daech est une communauté soudée par la cruauté, le sentiment pour ses combattants d'être des hommes d'exception, investis non seulement par leur croyance religieuse, mais surtout par le halo de transgression qui les enveloppe, leur séparation rituelle de la communauté humaine qui les rapproche justement du divin. On comprend l'émulation qui les anime, la volonté de tuer plus que les autres, avec plus d'horreur. Le contrat narcissique avec Dieu est une garantie de toute-puissance sur les autres avec la conviction de contribuer à son avènement sur terre. En donnant la mort le tueur se sent incroyablement vivant, imprégné du frisson du réel.

En outre, une série d'attentats ont été commis par des frères ou des proches. Comme souvent pour les tueries scolaires, ils se renforcent mutuellement. Le réseau d'amitié ou la fraternité fonctionne comme une instance d'émulation, élimine les dernières préventions pour se conduire en « hommes ». Nul ne veut déchoir au regard des autres. Un ensemble de traits sociologiques rassemble les djihadistes et les *school shooters* (les adolescents qui tuent leurs copains et leurs professeurs dans leur collège ou leur lycée) : l'impossi-

bilité de s'identifier aux autres, une absence radicale d'empathie dès lors que l'autre n'est pas l'équivalent de soi, une haine farouche qui leur tient lieu d'affiliation au monde, une fascination pour l'image et le sentiment d'atteindre une sorte d'immortalité par la virulence de leur acte. Ils se nourrissent de l'amour de la haine. Par avance ils s'approprient le prestige de leur crime, ils imaginent la tragédie pour les autres et la ressentent déjà avec délectation. Ils anticipent l'admiration dont ils vont être l'objet. Ils vivent le massacre qu'ils entendent perpétrer comme une apothéose, une manière de tirer sa révérence en réglant son compte à une société dont ils pensent qu'elle ne leur a pas donné la place qu'ils méritaient. Illuminés par leur sentiment de toute-puissance, ils ne voient plus la mort comme un fait tragique et irréversible mais comme un accomplissement glorieux soigneusement mis en scène. Ils savent qu'on ne revient pas de la mort, mais quelque part ils n'en sont pas sûrs pour eux-mêmes. Ils s'enregistrent sur leur blog, bardés d'armes, tiennent des discours haineux sur le monde, travaillant ainsi à ce qu'ils imaginent être leur gloire future. Ils tuent pour « exister », pour accrocher quelque chose d'un monde qui se dérobe à leurs efforts, et il leur faut le frisson du réel quitte à se perdre peu après afin de se sentir enfin « vivants » au moins pour un instant. Un rite brutal de virilité tient lieu d'apothéose de soi (Le Breton, 2016b).

Abou Bilel dit à Mélanie sa jouissance à tuer : « Je peux te demander ton boulot ? – Tuer des gens. - Tuer des gens, c'est ton boulot, c'est ton boulot tout court ? – Qu'est-ce que tu crois ?, Je bosse dur, moi. ! C'est pas le Club Med ici ! – Tu tues des infidèles ? – Oui. Des traîtres aussi, et quiconque veut empêcher l'islam de dominer le monde (...) Je suis Tony Montana, moi, ici ! Sauf que je ne fais pas dans la drogue mais dans la foi. Daech est blindé » (Erelle, 2015, 61 et 149). Il jouit du pouvoir inouï dont il dispose et dont il n'aurait même pas rêvé en voyant autrefois le film de Brian de Palma où Al Pacino incarne un voyou qui finit mal. Singulier modèle pour l'homme de foi qu'il est censé

être. Bilel explique à Mélodie que s'il faisait partie d'un cartel mexicain dont les membres se tatouent un trait à chaque fois qu'ils tuent quelqu'un, alors sa peau toute entière serait recouverte d'encre (Erelle, 2015, 82). Il ignore manifestement l'interdit du tatouage dans l'islam.

La virilité implique une logique du défi public, de la parade, d'où les vidéos où des miliciens prennent des poses avec morgue devant des 4x4, bardés d'armes, de lunettes, de montres ou de chaussures de marques, ils égorgent des prisonniers à visage découvert ou se laissent complaisamment identifier par les services de renseignement, une ostentation est de mise pour la célébration de soi au sein de la communauté fantasmée des vrais croyants. Il s'agit d'être un exemple pour les autres, un héros de Dieu qui n'a pas froid aux yeux. À l'encontre des guerres modernes où les opérations se déroulent souvent à distance à travers des instruments technologiques, Daech restaure le corps à corps, la cruauté, le meurtre de sang-froid, au mépris de toutes les conventions établies. Il induit l'affirmation de la virilité et du courage pour détruire leurs adversaires sans le moindre état d'âme puisque Dieu guide leurs mains même dans la mise à mort d'enfants comme chez Merah par exemple, dans le fait de poser une bombe dans un marché ou d'écraser avec un camion le maximum de piétons comme à Nice en juillet 2016. Aucune règle de guerre, aucune loyauté avec l'adversaire, aucun état d'âme avec les femmes faites prisonnières. Le Califat ne reconnaît pas le droit international, ce qui lui donne une puissance considérable de nuisance et de terreur face à des Occidentaux dont la moindre bavure provoque des polémiques innombrables. Les djihadistes ne se sentent pas responsables des meurtres ou des tortures mis en œuvre. Ce que les populations occidentales voient comme actes meurtriers, barbarie, veulerie, lâcheté, cruauté pure, est vécu à l'inverse par les partisans de Daech comme relevant d'une justice métaphysique et apportant la gloire et le paradis aux « martyrs » qui se sacrifient.

La conviction d'être dans la légitimité de la vengeance donne une énergie sans limite à la cruauté et décharge de toute responsabilité.

L'indifférence à la cruauté

Le Dieu qu'ils construisent à leur usage potentialise leur rage, ce n'est pas un Dieu d'amour et de miséricorde qui n'aurait aucune signification pour eux. C'est un Dieu qui leur ressemble dans la toute-puissance qu'ils cherchent à atteindre. C'est un double idéal. Les djihadistes ne se sentent pas un parmi d'autres, ils baignent dans un sentiment de toute-puissance et voient les autres comme de pures utilités. Les sentiments de honte ou de culpabilité sont absents ou mis à l'écart. Ils sont dans l'impossibilité d'éprouver de la compassion envers leurs victimes, ils ne peuvent s'identifier à elles. Ils sont coupés des liens de sens susceptibles d'éveiller une émotion à l'égard d'un autre qui ne leur est rien, élément indifférent de l'environnement. Dans cet état d'esprit, ils passent à l'action seulement soucieux d'efficacité, ils torturent de la manière la plus cruelle sans s'émouvoir. Leurs victimes sont interchangeable et déshumanisées, même un enfant. L'interdit du meurtre est non seulement levé mais le meurtre lui-même devient une valeur absolue pour hâter le règne de Dieu. « *Les kuffar c'est haram*, on a le droit d'en faire ce qu'on veut. Tu peux les brûler, les étrangler, du moment qu'ils connaissent une mort atroce, ainsi tu rends service à Allah. Inch'Allah », dit Bilel (Erelle, 2015, 88).

L'idéologie est un mode de désensibilisation pour les amener à tuer avec la conviction d'accomplir une action nécessaire aux yeux de Dieu. La cruauté est renforcée par l'assentiment viril du groupe, la conviction mutuelle de se détacher du reste de l'humanité en osant l'impensable. Tuer en commun soude le groupe

dans la fascination de ce qu'il commet. De surcroît, les égorgements, les crucifixions, les viols, les événements, les attentats-suicide, les atrocités commises sur les prisonniers ou sur les populations ont valeur d'attestation de la virilité : la capacité de regarder la terreur de l'autre dans les yeux avant de le liquider. Manière de se hisser au-delà de la foule des « sentimentaux », des « faibles », des « femmelettes » qui en seraient incapables et que la seule vue du sang bouleverse. Tuer ne suffit pas, une esthétique de la cruauté s'invente dans le macabre et sollicite l'égorgement, le coup de sabre ou de couteau, la décapitation, la mise en pièces à coup de hache, l'écrasement par des camions, ou un attentat dans un lieu improbable voué au plaisir de l'entre-soi. Le terrorisme est une fabrique de l'épouvante, une pornographie de l'horreur. Les modes d'exécution sont des démonstrations de puissance, au plan personnel pour celui à qui ils assurent une réputation, et au plan politique à un niveau plus général, à travers la diffusion de la terreur au sein du lien social. Un recruteur envoie à un jeune qui a des scrupules des images de décapitation filmées sur son téléphone portable. Le jeune s'avoue incapable même de tuer un mouton de cette manière, son interlocuteur réplique : « Oublie pas que c'était la façon de faire du Prophète et il riait même quand il le faisait » (in Thomson, 2014, 88).

La mondialisation des médias implique la mondialisation du terrorisme avec des victimes dont le prix varie selon leur nationalité ou leur religion. La violence participe d'une guerre des communiqués visant à induire la terreur des populations, mais aussi et surtout une émulation en incitant d'autres à passer à l'action. Pour al-Zawahiri : « Le djihad médiatique, c'est la moitié du combat ». Le succès d'une opération est lié à son impact sur les médias, condition nécessaire du terrorisme à travers la chambre d'écho qu'ils prodiguent. Ils donnent à n'importe qui l'occasion d'une notoriété immédiate, à proportion de la violence et de la cruauté mise en œuvre. Sans leur complicité, l'entreprise serait

réduite au silence ou à un ressentiment local. « La revendication de l'acte remplace la demande formulée à l'ennemi » (Lachance, 2016, 168). Avant une action suicide de nombreux djihadistes prennent la pose sur leur site et tournent des vidéos kalachnikovs en main. Certains filment les horreurs qu'ils commettent pour passer à la postérité, à l'image de Merah, qui se flatte d'avoir mis « la France à genoux », et porte une caméra autour du cou au moment de ses meurtres, y compris ceux des enfants. Il en monte une vidéo en leur associant des mots d'ordre et des chants islamiques dans le désir que ces images passent dans les télévisions du monde entier, via la chaîne d'Al Jazeera, qui ne la programmera pas. C'est aussi pourquoi les médias, en diffusant les noms et les photos des tueurs, exaltent leur personne et contribuent à leur notoriété en les donnant en exemple aux hésitants. Les candidats au djihad se confortent dans leur désir de bénéficier à la fois de la gloire posthume et de jouir simultanément des félicités du paradis.

Donner la mort

Les djihadistes sont la vengeance de la foi. Face à la conviction de la pureté de leurs sentiments, les autres sont ramassés dans la même catégorie. Qui n'est pas avec eux est contre eux. Population d'un village, clients d'un café, passagers d'un avion ou d'un train, croyants dans une mosquée, personnel humanitaire, journalistes ou chauffeurs, traducteurs, les victimes sont des figures nécessaires du Mal et leur mise à mort censée être autorisée par Dieu. Même un enfant, puisqu'il partage la mécréance de ses parents. Dans sa lettre à l'Amérique, de novembre 2002, Ben Laden justifie les attentats du 11 septembre 2001 et décrète tous les citoyens américains coupables puisqu'ils ont voté pour un « gouvernement au moyen de leur libre arbitre, choix qui découle de leur adhésion à des

orientations politiques ». Pour le terroriste il n'y a pas d'innocence. Hormis le martyr, ceux qui meurent lors d'un attentat sont toujours des ennemis, et de toute façon Dieu reconnaîtra les siens. Ce type d'analyse, simple dans son contenu et expéditive dans ses conséquences, repose sur un principe manichéen où le bien, univoque, s'oppose au mal, lui aussi univoque. Quant aux musulmans tués dans ces actions, ils n'avaient pas à se trouver dans des lieux de « mécréance », leur mort est donc légitime. « Aujourd'hui, je dis à mes frères en France : ne cherchez pas de cibles spécifiques, tuez n'importe qui ! Tous les mécréants là-bas sont des cibles » (Keppel, 2015, 64) écrit Boubaker al-Hakim qui a grandi à Paris, meurtrier notamment d'un député tunisien. Abu Nai'im dit sa volonté d'en découdre avec les Français : « Eux, ils peuvent venir chez nous tuer nos femmes, tuer nos enfants. Alors moi je viens chez eux, je tue leurs enfants et je tue leurs femmes. Et pour ceux qui disent que ce n'est pas *halal* (licite) de viser les femmes et les enfants, il y a beaucoup de hadiths sur ce point. La règle générale, c'est vrai, c'est « tu ne tues pas les femmes et tu ne tues pas les enfants ». Mais il y a des exceptions à ces règles. Et dans les opérations de Mohamed Merah, tout est *halal* » (in Thomson, 2015, 223). « Utilisez un camion comme une tondeuse à gazon. Allez dans les endroits les plus densément peuplés et prenez le maximum de vitesse pour faire le plus de dégâts. Si vous avez accès à une arme à feu, utilisez-la pour finir le travail » (Inspire, magazine anglophone d'Al-Qaeda dans la péninsule arabique). L'un des chefs de l'EI proclame : « Si vous ne pouvez pas faire sauter une bombe ou tirer une balle, débrouillez-vous pour vous retrouver seul avec un infidèle français ou américain et fracassez lui le crâne avec une pierre, tuez le à coup de couteau, renversez le avec votre voiture (in *Libération*, 16-17/7/2016) ». Tuer n'importe où, n'importe qui, avec n'importe quoi.

Glorifier la mort

L'aspiration au martyr est nouvelle dans l'islam sunnite, qui récuse en principe toute représentation du paradis et l'adoration des morts. Sous l'inspiration d'abord de Ben Laden, elle s'est étendue à des opérations sans retour où des terroristes acceptent de mourir en tuant le plus possible d'ennemis. « Nous vous avons préparé des hommes qui aiment la mort autant que vous aimez la vie. Et si Dieu le veut, nous vous surprendrons : vous serez tués ainsi que vous tuez, l'avenir le montrera », cette phrase de Ben Laden est un mot d'ordre souvent répété par les djihadistes. La mort est l'horizon d'attente du djihadiste car il croit surtout ne jamais mourir. Même morcelé par sa bombe, il est convaincu que son corps sera recomposé pour jouir des délices du paradis. La peur de mourir est neutralisée par la conviction de devenir un « martyr ». Maxime, converti, élevé dans un milieu catholique explique à un journaliste que « mourir en martyr est la plus belle récompense (...) L'objectif personnel de chacun ici, c'est le *chahid* ». (*Libération*, 18/11/2014).

D. Thomson dit la « joie immense » de Yassine, un jeune de la Seine Saint-Denis à l'annonce par un émir taliban de la mort de deux de ses amis tombés en Afghanistan : « Dès qu'on m'a dit ils sont morts, j'ai crié « *takbir Allah ouakbar* ! (Dieu est le plus grand). Je les enviais ! Demain, si je suis sur le champ de bataille et que je vois mon frère mourir devant moi, je vais aussi crier : « *Allah ouakbar* » (...) Nous, on aime la mort autant que les mécréants la vie. Autant que l'alcoolique aime l'alcool. Autant que le fornicateur aime forniquer. La mort, c'est notre objectif (...) On est entre deux félicités : soit le martyr, soit la victoire » (Thomson, 2015, 17 et 217). Certains sont manifestement plus fascinés par la perspective du martyr, et du paradis qui en est à la clé, que pour le djihad lui-même. La haine farouche de l'autre, même anonyme, et l'amour de Dieu se rejoignent dans la mort.

La redéfinition virile de la mort en ôte la dimension tragique pour en faire à l'inverse une source d'exaltation intime, une sorte de passage flamboyant vers le paradis et ses privilèges. Et au-delà le jeune sait qu'il sera loué pour son courage, son sacrifice, sa mémoire honorée par les siens. « Je n'ai pas peur de la mort, mais j'ai peur de ne pas aller au paradis (...) Le vrai musulman va direct au paradis s'il est martyr dans le djihad pour la gloire de l'islam. J'aimerais être martyr, comme ça j'irai au paradis. Le vrai musulman se donne corps et âme à l'islam, il est prêt à se sacrifier pour la religion » (in Khosrokhavar, 2006, 30). L'absence de peur devant la mort avec la conviction d'atteindre instantanément le paradis par le martyr en restant la même personne que de son vivant, mais purifiée, est une puissance redoutable. L'individu lui-même devient une arme, d'autant plus meurtrière qu'elle paraît impensable et impossible à identifier sinon au moment du passage à l'acte.

Le martyr est une sublimation du suicide. Au-delà des aspirations qui portent le *shahid* au sacrifice de soi, la volonté de mourir lui donne une signification qui l'anoblit et lui permet de régler des comptes avec l'ici-bas. La mort est à l'horizon de l'acte, elle est désirée sous une forme extatique comme promesse de notoriété sur terre, et de paradis. A défaut d'une affirmation de soi dans la vie, il choisit de s'épanouir dans la mort, celle qu'il donne et celle qu'il reçoit. Mourir devient le principe de l'action. Regarder la mort en face sans frémir est bien entendu pour lui un témoignage de virilité qui le démarque des Occidentaux perçus comme « faibles » car trop attachés à la vie. Si les militaires ou les populations civiles résistantes s'efforcent de calculer les risques, les terroristes n'ont aucune précaution à prendre, ils savent qu'ils ne reviendront pas vivants de leur mission. La vie en vient à être perçue comme inférieure à la félicité qui les attend. Le martyr ne meurt jamais car il est aux côtés de Dieu pour l'éternité, il se voit également intercéder avec générosité en faveur de ses proches pour leur épargner les abominations de l'enfer auquel les voue leur pratique trop tiède de l'islam. Dans cet univers de la croyance où

le martyr est assuré du paradis le jeune est animé de la conviction de son immortalité. La peur de la mort se dissout en Dieu. Mourir finalement sans mourir.

Sortie : prévenir avant tout

Le renoncement à la croyance est toujours amer, il implique, bien entendu, de reconnaître une erreur initiale mais aussi de retrouver l'insupportable complexité du monde et son irréductible désordre éthique. On comprend que, malgré bien des démentis, les djihadistes préfèrent maintenir leur conviction envers et contre tout en trouvant de bonnes raisons à leur cruauté en récusant la valeur des critiques perçues comme des propos impies ou des manipulations. La foi est une croyance qui ne s'argumente pas, elle est enracinée affectivement et hors de toute rationalité. Quand elle commence à se réfléchir c'est qu'elle s'éloigne. Comment rompre la fascination ?

Certains de ceux partis en Syrie ont rebroussé chemin dès qu'ils ont compris la nature de Daech. Ceux qui sont restés en toute connaissance de cause ont vécu dans l'ambiance d'un pouvoir sans limite sur les autres, et ils l'ont exercé pour la plupart. Le retour au lien social ordinaire après avoir quitté la Syrie paraît redoutable. Nombre de ces jeunes relèvent de la justice internationale pour les exactions qu'ils ont commises. Leur « déradicalisation » s'apparenterait ici à une décriminalisation que nul n'a jamais songé à proposer pour réinsérer d'anciens tortionnaires ou criminels. « L'autre est une mesure que l'on perd quand l'on tue », écrit Kamel Daoud dans *Meursault, contre-enquête*. Il en va de même après des transgressions majeures, étalées dans le temps, comme le fait d'infliger la torture, le viol, la cruauté... Mieux vaut prévenir que guérir, et éviter en amont la radicalisation. On ne revient pas innocent d'un engagement volontaire durable avec Daech.

L'élaboration d'un goût de vivre qui puisse être partagé par tous, quels que soient les croyances et le style de rapport au monde, doit être l'impératif premier de toute société humaine. Une harmonie des différences donnant à chacun le sentiment de sa nécessité intérieure et la jubilation d'être là. La mondialisation est une bombe à retardement en divisant l'humanité en nantis et en misérables, elle se prépare un réveil douloureux en diffusant partout le ressentiment et la conviction d'un univers cynique, purement centré sur l'argent et les valeurs matérielles. Si elle n'est pas la propagation d'une humanité plurielle régie par le même sentiment d'appartenance et de dignité, elle n'est qu'une imposition économique au service de ceux qui possèdent l'argent et veulent accroître encore leur marge de bénéfice.

Au plus immédiat, l'une des tâches est de reconquérir les territoires perdus de la démocratie dans certains quartiers populaires -tous les djihadistes n'en sont pas issus, mais la majorité - pour y rétablir l'autorité de l'école, le soutien scolaire, la poste, les médiathèques, les commissariats, tous les services publics et en assurant la civilité des lieux afin que nul n'y impose ses propres lois par intimidation ou violence. La lutte contre la délinquance et les incivilités est une tâche sociale et politique de première importance qui implique l'État, les municipalités, les associations, les enseignants, les travailleurs sociaux, mais aussi la police si elle accepte que la prévention prime la répression. La restauration de la vitalité sociale contribuerait également au retour des commerçants. Des habitants, des associations se battent de longue date pour restaurer une qualité de vie, là où les services de l'État sont absents. Il importe également de donner à l'école publique les moyens d'une exigence accrue en diminuant le nombre des élèves par classe, en favorisant le soutien scolaire pour les élèves en difficulté, en multipliant les activités culturelles et sportives pour les garçons et les filles autour d'un impératif de mixité... L'école est le premier lieu de prévention de la radicalisation mais surtout de l'apprentissage d'une

culture générale pour se situer de manière réflexive dans le monde, acquérir le sens de la civilité et du respect de l'autre, même en situation de désaccord. Les aspirations à la spiritualité doivent trouver des lieux où être débattues sous l'égide de l'anthropologie, qui montre l'universalité des croyances mais les modalités incroyablement différentes de leurs expressions d'un monde social à un autre. Des débats réguliers avec des responsables religieux s'imposent également sous l'égide des enseignants pour que les élèves comprennent mieux les ressorts des différentes religions et constatent que leurs porte-paroles sont capables d'échanger avec amitié malgré leurs différences.

Des ateliers de discussion sur des thèmes contemporains, sous l'égide de travailleurs sociaux avec des invités susceptibles de parler de ces questions, seraient une école pour la controverse, l'argumentation, une initiation à la relativité des opinions et une manière de solidifier le lien social. Ils doivent aussi impliquer des jeunes ayant été tentés de se radicaliser et leurs familles qui en ont souffert pour en faire des acteurs de prévention (de Gaulejac, Seret, 2018). Des troupes locales de théâtre peuvent également animer des rencontres autour de pièces déjà écrites ou rédigées par des jeunes de ces quartiers, le théâtre forum est en ce sens un outil précieux. De même la présentation de films qui évoquent des situations sensibles suivis de débats, à l'image des anciens ciné-clubs. La culture est la première arme contre toute vision totalisante ou totalitaire, elle procure la réflexivité, le recul, la connaissance, elle combat les visions trop manichéennes ou les fantasmes de complots. Elle contribue à nourrir le lien social dans les échanges et non plus dans l'invective ou la brutalité des jugements stéréotypés. Ouvrir au monde et ne plus voir le quartier comme le commencement et la fin de toute pensée sur le monde.

Il s'agit de prévenir au sens large, non seulement la radicalisation, mais aussi le mal de vivre d'une frange des jeunes générations, de donner des raisons d'être

et restaurer la réciprocité du lien social. Pour reprendre la formule de Gramsci, le pessimisme de l'intelligence ne doit jamais désarmer l'optimisme du cœur et de la volonté. « Ce dont nous avons besoin à mon sens c'est de mots provenant d'une autre direction, des mots nouveaux pour une nouvelle narration. Une autre narration pour purifier cette narration », écrit Haruki Murakami dans son ouvrage *Underground*, à propos des attentats au gaz sarin dans le métro de Tokyo en mars 1995. Une autre politique s'impose en faveur des jeunes générations pour restaurer le sentiment que la vie est une valeur inestimable pour elles et pour les autres.

Bibliographie

- Arendt H., *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972.
- Benslama F., *Un furieux désir de sacrifice, le surmusulman*, Paris, Seuil, 2016.
- Benslama F., L'idéal blessé et le surmusulman, in Benslama F. (sous la dir. de), *L'idéal et la cruauté. Subjectivité et politique de la radicalisation*, Paris, Lignes, 2015.
- Bouzar D., *Comment sortir de l'emprise « djihadiste »*, Ivry, Les Editions de l'Atelier, 2015.
- Desbois P., Nastasie C., *La fabrication des terroristes*, Fayard, 2016.
- Erelle A., *Dans la peau d'une djihadiste*, Paris, J'ai lu, 2015.
- Flandrin A., Dix mots pour cerner l'Etat Islamique, in *Le Monde Hors-Série*, janvier-mars 2016.
- de Gaulejac, I. Seret, *Mon enfant se radicalise*, Paris, Odile Jacob, 2018.
- Guidère M., Les femmes esclaves de l'Etat Islamique, in *Le Débat*, 188, 2016.
- Jeffrey D., Lachance J., Le Breton D., Sellami M., Haj Salem J., *Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites*, Lyon, Chroniques Sociales, 2016 (Québec, PUL pour l'édition canadienne).
- Jeffrey D., La radicalisation des jeunes djihadistes, in Jeffrey et al., 2016.
- Kasiki S., *Dans la nuit de Daech. Confession d'une repentie*, Paris, Laffont, 2016.
- Kepel G., en col. avec A. Jardin, *Terreur dans l'hexagone*, Paris, Gallimard, 2015.
- Khosrokhavar F., Le héros négatif, in Benslama (2015).
- Khosrokhavar F., *Radicalisation*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2014.
- Khosrokhavar F., *Quand Al-Qaïda parle*, Paris, Grasset, 2006.
- Lachance J., *Les images terroristes. La puissance des images, la faiblesse de notre parole*, Toulouse, Erès, 2017.
- Le Breton D., Jeunesse et djihadisme, *Le Débat*, n°188, 2016.
- Le Breton D., Le djihadisme comme rite de virilité, in Jeffrey D. et al., 2016b.
- Le Breton D., *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2015a.
- Le Breton D., *Rites de virilité à l'adolescence*, Paris, Fabert, 2015b.
- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, 2014.
- Moos O., Le jihad s'habille en Prada. Une analyse des conversions jihadistes en Europe, in *Cahiers de l'Institut Religioscope*, n°14, 2016.

- Nathan T., *Les âmes errantes*, Paris, L'Iconoclaste, 2017.
- Passoni L., Gawad H. A., *Comment réagir face à une personne radicalisée*, Paris, La Boîte à Pandore, 2017.
- Roy O., Un islam sans racines ni culture, in Fottorino E. (sous la dir. de), *Qui est Daech. Comprendre le nouveau terrorisme*, Paris, Philippe Rey, 2016.
- Roy O., *Le djihad et la mort*, Paris, Seuil, 2016a.
- Roy O., « Islamisation de la radicalité » ou « radicalisation de l'islam » ?, *L'Obs*, n°2683, 07/04/2016.
- Roy O., *La peur de l'islam*, Paris, Le Monde-L'Aube, 2015.
- Roy O., Une révolte générationnelle et nihiliste, in *Le Monde-Hors-Série*, janvier-mars/2016.
- Sageman M., *Leaderless Jihad : Terror Networks in the Twenty-First Century*, University of Pennsylvania Press, 2008.
- Sageman M., *Le vrai visage des terroristes. Psychologie et sociologie des acteurs du djihad*, Paris, denoël, 2005.
- Soyinka W., *Climat de peur*, Arles, Actes Sud, 2005.
- Thomson D., *Les français jihadistes*, Paris, Les Arènes, 2014.
- Thomson D., *Les revenants*, Paris, Seuil, 2016.
- Van Campenhoudt, *Comment en sont-ils arrivés là ? Les clés pour comprendre les djihadistes*, Paris, Armand Colin, 2017.

Pour approfondir le sujet



Déjà parus du même auteur :

- *Rites de virilité à l'adolescence*
- *Corps et adolescence*

Livres disponibles
en téléchargement
en version pdf et epub



- En quoi le contexte contemporain fragilise l'adolescence, avec Philippe Gutton
- Adolescence : comment prévenir la radicalisation ?, avec Philippe Gutton
- Adolescence : y a-t-il un profil type au djihad ?, avec Philippe Gutton
- Adolescence : stigmatisation, repli identitaire et radicalisation, avec Philippe Gutton
- Souffrance à l'adolescence : à quoi être attentif ?, avec Philippe Lacadée
- Impact des réseaux sociaux sur la prise de risque et les défis à l'adolescence ?, avec Xavier Pommereau
- Conduites à risque à l'adolescence : « acte de passage ou passage à l'acte » ?, avec David Le Breton
- Jouer avec la mort à l'adolescence, avec David Le Breton
- ...



- La violence des jeunes : punir ou éduquer ?, Véronique le Goaziou
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel, Jean-Marie Forget
- ...



- Les réseaux sociaux, lieux de socialisation à l'adolescence
- ...

sur yapaka.be

En Belgique uniquement

RÉSEAU DE PRISE EN CHARGE DES EXTRÉMISMES ET DES RADICALISMES VIOLENTS

Le Réseau de prise en charge des extrémismes et des radicalismes violents de la Fédération Wallonie-Bruxelles propose aux particuliers et aux professionnels une aide et un soutien en matière de prévention de toute forme d'extrémisme ou de radicalisme violents.

- **Le Centre de ressources et d'appui (CREA)** vient en aide aux collectivités (service ou opérateur culturel, sportif, écoles, etc.) et développe des initiatives de prévention générale telles que des formations, des outils, des études, un appui à la mise en place de projets.
- **Le Centre d'aide et de prise en charge de toute personne concernée par les radicalismes et extrémismes violents (CAPREV)** propose un soutien ou un accompagnement pluridisciplinaire adapté à chaque demande de particuliers ou de professionnels.

0800 111 72

Numéro d'appel gratuit et confidentiel

(tous les jours ouvrables de 8h à 18h)

extremismes-violents@cfwb.be

www.extremismes-violents.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Dernier parus

46. Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.

Serge Tisseron

47. Cyberdépendance et autres croquemitaines.

Pascal Minotte

48. L'attachement, un lien vital.

Nicole Guedeney

49. L'adolescence en marge du social.

Jean Claude Quentel

50. Homoparentalités.

Susann Heenen-Wolff*

51. Les premiers liens.

Marie Couvert*

52. Fonction maternelle, fonction paternelle.

Jean-Pierre Lebrun*

53. Ces familles qui ne demandent rien.

Jean-Paul Mugnier.

54. Événement traumatique en institution.

Delphine Pennewaert

et Thibaut Lorent

55. La grossesse psychique : l'aube des liens.

Geneviève Bruwier

56. Qui a peur du grand méchant Web ?

Pascal Minotte*

57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.

Françoise Molénat*

58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».

David Puaud*

59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels

et David Niget

60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon*

63. La victime dans tous ses états. Anne-Françoise Dahin*

64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

66. La paternité et ses troubles.

Martine Lamour

67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion*

75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros Couloubaritsis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borght*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro*

80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique le Goaziou

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité.

Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé.

Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé.

Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'ennui.

Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans. à l'adolescence.

Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence.

Véronique le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoit Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance.

Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand

103. L'attention à l'autre.

Denis Mellier

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



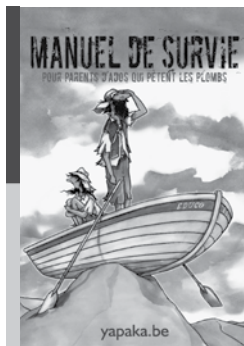
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS